

MIGRATIONS HISTORIQUES DES TUPI-GUARANI,

PAR A. MÉTRAUX.

Les Tupi-Guarani semblent avoir toujours été une race remuante. Déjà dans les temps précolombiens leurs migrations ont été nombreuses; la dispersion de leurs tribus à des distances énormes en fait foi. A cet égard toutefois, ils ne se distinguent pas des Caribes et des Arôwak, surtout, dont les migrations précolombiennes ont été tout aussi vastes.

Mais ce qui est tout à fait caractéristique des Tupi-Guarani, c'est que la conquête européenne, loin d'arrêter leurs migrations, en a provoqué de nouvelles, contribuant à la dispersion de cette race dans les régions qu'elle n'occupait pas avant le XVI^e siècle. Les Tupi-Guarani sont avec quelques tribus caribes parmi les seuls Indiens de l'Amérique du Sud qui aient cherché à se dérober à la domination des blancs par de lointains exodes¹.

L'étude des migrations des Tupi-Guarani a un grand intérêt ethnographique : elle facilite les comparaisons en permettant de répartir la multitude des nations de cette grande famille linguistique en un certain nombre de groupes définis par les rapports historiques qui relient entre elles les tribus qui les composent.

Ainsi on verra que tous les Tupi-Guarani de la côte forment un seul

1. D'ordinaire les Indiens sont restés sur les territoires qu'ils occupaient avant la conquête ou se sont retirés progressivement au fur et à mesure de l'avance des envahisseurs.

NORDENSKIÖLD (3) (p. 148-150) a prouvé d'une façon concluante que les Carijona qui sont des Caribes, ont émigré des côtes de la Guyane sur le Japurá à l'époque postcolombienne, comme K. VON DEN STEINEN (p. 300 et 314) l'avait déjà supposé.

Les Palmela que FONSECA (t. II, p. 190-196) rencontra sur le Guaporé sont également des Caribes qui ont émigré après la découverte de l'Amérique et qui sont peut-être venus de la Guyane. Cf. K. VON DEN STEINEN (*loc. cit.*).

Quelques tribus des Gês ont dû probablement changer d'habitat au cours des siècles qui ont suivi l'arrivée des Européens. Aucune de ces migrations n'égale en importance celles des peuplades tupi-guarani.

bloc entre eux et avec les Tapirapé et les Tupinambara auxquels ils sont historiquement apparentés. Par contre les Oyampi et les Émerillon doivent probablement être classés avec les Tupi-Guarani qui habitaient ou habitent sur la rive gauche de l'Amazone d'où ils sont venus. Les Guarayú, les Pauserna et les Chiriguano, malgré la différence de leur culture, sont frères des Guarani du Paraguay où leurs ancêtres ont vécu¹.

Migrations des Tupi-Guarani sur la côte de l'Atlantique.

Quoiqu'antérieures à la découverte du Brésil, les migrations des Tupi-Guarani vers l'Océan Atlantique semblent s'être effectuées à une date relativement récente; elles ne prirent même fin dans cette région que dans la seconde moitié du XVI^e siècle, lors de l'établissement des Tupinambá dans le Maranhão et sur les bords de l'Amazone. A cette même époque le souvenir en était encore si vivant que SOARES DE SOUZA² a pu réunir sur ces migrations des détails précis. Selon cet auteur³, les anciens maîtres de la côte de l'Amazone au Rio de la Plata étaient les nombreuses tribus Tapuya qui, au XVI^e siècle, vivaient pour la plupart dans le « sertão »; d'autre part nous trouvons dans CARDIM⁴ que les pre-

1. Pour éviter des confusions, j'ai jugé préférable de présenter les migrations, non dans leur ordre chronologique, mais groupées suivant la région ou la direction dans laquelle elles se sont produites. Je traiterai en premier lieu des migrations qui ont eu lieu sur la côte du Brésil, secondement de celles qui se sont dirigées vers le Pérou, troisièmement de celles qui ont eu pour théâtre la région centrale du Brésil et finalement de l'exode des Oyampi vers la Guyane française.

2. SOARES DE SOUZA vint au Brésil en 1570; il s'établit dans la Capitainerie de Bahia. Son *Tratado descriptivo do Brasil* fut terminé en 1587. Cf. SOARES DE SOUZA, introduction de VARNHAGEN, p. VIII-IX.

3. P. 349. « Até agora tratámos de todas as castas de gentio que vivia ao largo do mar da costa do Brazil, e de algumas nações que vivem pelo sertão, de que tivemos noticia, e deixámos de fallar dos Tapuias, que é o mais antigo gentio que vive n'esta costa, do qual ella foi toda senhoreada desde a boca do rio da Prata até á do rio das Amazonas, como se vê do que está hoje povoado e senhoreado d'elles; porque da banda do rio da Prata senhoream ao longo da costa mais de cento e cincoenta leguas, e da parte do rio das Amazonas senhoream para contra o sul mais de duzentas leguas, e pelo sertão vem povoando por uma corda de terra por cima de todas as nações do gentio nomeadas, desde o rio da Prata até o das Amazonas, e toda a mais costa senhorearam nos tempos atrás, d'onde por espaço de tempo foram lançados de seus contrarios; por se elles dividirem e inimizarem uns com os outros, por onde se não favoreceram, e os contrarios tiveram forças para pouco a pouco os irem lançando da ribeira do mar de que elles eram possuidores ».

4. P. 204-205. « Ha outra nação que chamam Aenaguig; estes forão moradores das terras dos Tupinaquins, e porque os Tupinaquins ficarão senhores das terras,

miers habitants de la baie de Bahia étaient le Quirigma, ceux du pays des Tupiniquin : les Aenaguig. A défaut de ces assertions catégoriques, la position respective des différents éléments ethniques sur le littoral, telle qu'elle nous est connue au XVI^e siècle, suffirait à prouver le caractère récent de l'établissement des Tupi-Guarani dans ces régions; bien que maîtres de la côte, ils semblent n'avoir pas encore eu le temps de détruire ou de s'assimiler les populations vaincues. Les Tapuya se maintiennent encore sur le rivage en plus d'un endroit comme par exemple les Teremembé dans le Maranhão¹, les Guaitacaz² dans la Capitainerie d'Espírito Santo et les Goainanaz³ dans celle de S. Vicente. Quoique refoulés vers l'intérieur en plusieurs endroits, ils sont restés à proximité de la mer en perpétuel état de guerre avec les nouveaux venus⁴, au milieu desquels ils se sont parfois trouvés enclavés, tel par exemple les Maracá⁵.

D'autre part la parfaite identité de culture entre toutes les tribus Tupi-Guarani de la côte est une des meilleures preuves de la date récente de leur dispersion sur le littoral. Eux-mêmes conservaient le souvenir de leur unité première. Les Tamoyo saluaient les Tupinamba du titre de parents et se proclamaient leurs amis⁶.

Migrations des Tupina, des Tupinamba et des Amoipira dans la région de Bahia (XV^e siècle?).

Parmi les anciennes migrations qui ont amené les Tupi-Guarani sur la

se chamão Tupinaquins.... Outros que chamão Quirigmã; estes forão senhores das terras da Bahia e por isto se chama a Bahia: Quirigmurê. Os Tubinabas os botarão de suas terras, e ficarão senhores dellas, e os Tapuyas forão para o Sul. » Cf. aussi SOARES DE SOUZA, p. 305.

1. Les Teremembé cités au nombre des tribus tupi-guarani par MARTIUS (p. 197) et RIVET (3) (p. 689) n'appartenaient certainement pas à cette famille linguistique. Ils semblent en effet avoir parlé une langue qui leur était propre (Cf. BETENDORF, p. 317-318). D'autre part, ils se distinguaient radicalement de leurs voisins tupi-guarani par leurs mœurs: ils étaient nomades, ne se livraient pas à la culture du sol, ne construisaient que des huttes-abris, etc.; ils erraient sur la côte entre le Camocim et le Rio Parnahyba jusque dans le voisinage de l'île Santa Anna. (Cf. CLAUDE D'ARBEVILLE, fol. 189; YVES D'EVREUX, p. 139-143; BETENDORF, p. 316-321.)

2. SOARES DE SOUZA, p. 77-78.

3. *Id.*, p. 99.

4. VASCONCELLOS, livre I, p. 25 et 30.

5. Les Maracá vivaient entre les Tupina et les Tupinamba dans la région de Seregipe. Cf. SOARES DE SOUZA, p. 350-351.

6. *Id.*, p. 93. « São valentes homens (os Tamoyos) e mui bellicosos, e contrarios de todo o gente são dos Tupinambás, de que se fazem parentes, cuja falla se parece muito uma com a outra, e tem as mesmas gentilidades, vida e costumes, e são amigos uns dos outros. »

côte seules nous sont connues celles qui ont eu pour théâtre les provinces actuelles de Bahía, de Pernambuco, de Maranhão et de Para¹.

Dans la contrée de Bahía, ces invasions se sont produites par vagues successives. La première est celle des Tupina², identiques probablement aux Tabayara de VASCONCELLOS³. Ils venaient de l'intérieur des terres et

1. Je ne ferai que citer ici l'extraordinaire migration des Tamoyo à laquelle KNIVET (p. 224-226 et 262-265) prétend avoir pris part en 1597. Il ressort de la lecture de son récit que des Tamoyo de la région de Rio de Janeiro seraient parvenus non loin du Chili après avoir marché constamment vers l'ouest et traversé la province de Tucuman. De là, rebroussant chemin, ils auraient gagné la côte de l'Atlantique où ils se seraient arrêtés après avoir parcouru le pays des Cariyo et pris une de leurs villes. En cours de route, ils auraient atteint le pays des Amazones et celui des Pygmées et vu plus d'une merveille de cet ordre.

Dans un article où il cherche à démontrer la parfaite bonne foi de KNIVET, THEODORO SAMPAIO (p. 378-385) a essayé de reconstituer l'itinéraire suivi par les Tamoyo dans cette migration dont le caractère historique lui paraît évident. Selon ce savant, la tribu Tamoyo qui aurait accompli cette randonnée était établie au confluent du Rio Peixe et Jaguary, non loin de la ville actuelle de Igarata. Partis à la poursuite des Tupinaquin, leurs voisins et ennemis, les Tamoyo auraient franchi la Serra Itapeva, d'où ils se seraient dirigés vers le Tiété que SAMPAIO n'hésite pas à identifier avec la rivière qui va du Tucuman au Chili. La fabuleuse montagne de « tous les métaux » qui se trouvait dans son voisinage ne serait autre que le mont Araçoyaba. En cet endroit les Indiens auraient obliqué vers le Sud et gravi les contreforts de la Serra de Paranapiacaba qui les séparait de la mer. Ils seraient arrivés finalement à l'embouchure du Rio da Ribeira de Iguape — le Rio de los Patos de KNIVET. Les hypothèses de SAMPAIO sont ingénieuses et ne laissent pas d'être vraisemblables, mais il serait cependant hasardeux de vouloir considérer cette migration comme rigoureusement historique.

2. Cf. SOARES DE SOUZA, p. 305-306. « Os primeiros povoadores que viveram na Bahia de Todos os Santos e sua comarca, segundo as informações que se tem tomado dos indios muito antigos, foram os Tapuias. . . . Estes Tapuias foram lançados fóra da terra da Bahia e da vizinhança do mar d'ella, por outro gentio seu contrario, que desceu do sertão, á fama da fartura da terra e mar d'esta provincia, que se chamam Tupinaês, e fizeram guerra um gentio a outro, tanto tempo quanto gastou para os Tupinaês vencerem e desbaratarem aos Tapuias, e lhos fazerem despejar a ribeira do mar, e irem-se para o sertão, sem poderem tornar a possuir mais esta terra de que eram senhores, a qual os Tupinaês possuiram e senhorearam muitos annos, tendo guerra ordinariamente pela banda do sertão com os Tapuias, primeiros possuidores das faldas do mar. » Cf. Id., p. 343-344.

3. C'est sans aucun doute aux Tupina que doit être rapporté tout ce que VASCONCELLOS (p. xc-xcI et livre I, p. 30 et 63) dit des Tobayara. Il les place dans la région de Bahía et de Pernambuco et prétend qu'ils ont été les premiers conquérants de la côte et respectés comme tels. La situation des Tobayara de VASCONCELLOS correspond « grosso modo » à celle des Tupina de SOARES DE SOUZA. Les Tupina habitaient également sur la rive gauche du San Francisco (cf. SOARES DE SOUZA, p. 39). Dans le même passage de SOARES DE SOUZA, il est dit que les Tupina, alliés aux Tupinamba, firent une guerre acharnée aux Caité. VASCONCELLOS attribue le même rôle aux Ta-

occupèrent la région côtière d'où ils chassèrent les Tapuya. Ils furent à leur tour expulsés par les Tupinamba¹ qui, après avoir traversé le San Francisco, abandonnèrent le « sertão » pour s'établir sur le rivage de la mer. Les Tupina durent gagner la brousse où ils rencontrèrent les Tapuya qu'ils avaient autrefois refoulés.

Cette migration des Tupinamba avait vraisemblablement pour but unique la conquête du littoral. Elle s'opéra cependant en deux sens différents à la suite de l'accident suivant : à l'époque où les Tupinamba vivaient encore dans le « sertão » de Bahía, quelques-unes de leurs tribus, en guerre avec les Tapuya, les poursuivirent jusqu'aux environs du San Francisco. Ce pendant, le reste de la nation s'établissait sur le bord de la mer. Lorsque ces tribus voulurent à leur tour gagner le rivage, le chemin leur était barré par les Tupina qui, refoulés vers l'ouest, s'étaient alliés aux Tapuya pour les exterminer. Les Tupinamba, trop faibles pour se frayer un passage et pour soutenir la lutte contre ces deux adversaires, passèrent sur la rive gauche du San Francisco où ils formèrent une nation distincte connue sous le nom d'Amoipira².

Une fois établis sur la côte, les Tupinamba se divisèrent en plusieurs

bayara dans les guerres de Duarte Coelho contre les Caité. Le mot Tabajara peut fort bien avoir été un sobriquet appliqué au Tupina par leurs ennemis. CLAUDE D'ABBEVILLE (fol. 260) affirme que ce mot signifie « grands ennemis » et STADEN (partie I, chap. XIV) dit exactement la même chose.

1. Sur la migration des Tupinamba : cf. SOARES DE SOUZA, p. 305-308, « e chegando á noticia dos Tupinambás a grossura e fertilidade d'esta terra, se ajuntaram e vieram d'alem do rio de S. Francisco descendo sobre a terra da Bahia, que vinham senhoreando, fazendo guerra aos Tupinaês que a possuiam, destruindo-lhe suas aldeas e roças, matando aos que lhe faziam rosto, sem perdoarem a ninguem, até que s lançaram fóra das vizinhanças do mar ; os quaes se foram para o sertão e despejaram a terra aos Tupinambás, que a ficaram senhoreando. »

2. Id., p. 343-346 : « Quando os Tupinaês viviam ao longo do mar, residiam os Tupinambás no sertão, onde certas aldeas d'elles foram fazendo guerra aos Tapuias que tinham por visinhos, a quem foram perseguindo por espaço de annos tão rijamente que entraram tanto pela terra dentro, que foram visinhar com o rio de S. Francisco. E n'este tempo outros Tupinambás fizeram despejar aos Tupinaês de junto do mar da Bahia, como já fica dito, os quaes os metteram tanto pela terra dentro, afastando-se dos Tupinambás, que tomaram os caminhos áquelles que iam seguindo os Tapuias, pelo que não poderam tornar para o mar por terem diante os Tupinaês, que, como se sentiram desapressados dos Tupinambás, que os lançaram fóra da ribeira do mar, e souberam dest'outros Tupinambás que seguiram os Tapuias, deram-lhe nas costas e apertaram com elles rijamente, o que também fizeram da sua parte os Tapuias fazendo-lhe crua guerra, ao que os Tupinambás não podiam resistir ; e vendo-se tão apertados de seus contrarios, assentaram de se passarem da outra banda do rio de S. Francisco, onde se contentaram da terra, e assentaram ali sua vivenda, chamando-se Amoipiras, por o seu principal se chamar Amoipira. »

fractions hostiles. A la suite de ces luttes intestines, les habitants de quelques villages se réfugièrent dans l'île d'Itaparica : plus tard s'y trouvant probablement à l'étroit, plusieurs d'entre eux s'en retournèrent sur le continent où ils peuplèrent les bords du Rio Jaguaripe, du Rio Tinharé et de la côte des Ilheos¹.

Selon une tradition rapportée par CARDIM² les Tupiniquin de la Capitainie de Porto Seguro seraient venus de la région de Pernambuco; il n'est pas impossible que leur établissement sur la côte se soit produit en même temps que celui des Tupinamba dont ils auraient été primitivement une branche méridionale.

Migration des Tupinamba dans la région de Maranhão et de Para (1560-1580?).

La première des trois migrations qui, à de courts intervalles, se sont produites dans le Maranhão, fut la seule à avoir eu pour résultat une nouvelle extension de la race Tupi-Guarani. Il n'est pas impossible d'en fixer la date car toutes trois sont postérieures à la découverte du Brésil.

A l'époque où SOARES DE SOUZA recueillait les matériaux pour son *Traçado descritivo* terminé en 1587, la côte de l'Atlantique, de l'Amazone au Parnahyba, était peuplée par les Tapuya³. CARDIM ne fait pas non plus mention de Tupinamba dans cette région. VASCONCELLOS⁴ qui répète dans sa chronique parue en 1663 l'assertion de SOARES DE SOUZA s'appuyait certainement sur d'anciens documents, car à cette date elle était tout à fait inexacte⁵.

1. SOARES DE SOUZA, p. 307-308.

2. P. 197. « Dos Ilheos, Porto-seguro até o Espirito-Santo habitava outra nação, que chamarão Tupinaquim; estes procederão dos de Pernambuco, e se espalharão por uma corda do sertão, multiplicando grandemente, mais já são poucos. »

3. SOARES DE SOUZA, p. 18. « e na boca d'este rio (das Amazonas), e por elle acima algumas leguas, com parte da costa da banda de leste, é povoado de Tapuias. . . . »

Id., p. 22. « ... e que em uma e em outra havia grandes pescarias de que se aproveitavam os Tapuias que viviam por esta costa (de Maranhão) até este Rio Grande (Parnahyba). »

Id., p. 349. (Passage cité plus haut.)

Les fils de João de Barros qui naufragèrent en 1548 près de l'île de San Luiz de Maranhão, traitèrent avec des Tapuya qui y étaient établis. Cf. *Id.*, p. 20.

4. P. XLVI.

5. Comme VARNHAGEN (cf. SOARES DE SOUZA, introduction, p. x) le fait justement remarquer, VASCONCELLOS s'est notamment servi du manuscrit encore inédit de SOARES DE SOUZA.

CLAUDE D'ABBEVILLE¹, qui séjourna en 1612 dans le Maranhão parmi les indigènes Tupinamba, nous dit qu'ils y étaient nouveaux venus et que lui-même a pu connaître des individus témoins oculaires de cette migration.

La concordance de ces différents témoignages m'incline à fixer la date de l'arrivée des Tupinamba dans le Maranhão entre 1560 et 1580².

Voici résumés les détails réunis par CLAUDE D'ABBEVILLE³ concernant le point de départ de cette migration et ses causes : les Tupinamba venaient d'une contrée située sous le Tropique du Capricorne appelée *Cayeté* où ils étaient déjà connus sous le nom de Tupinamba⁴. Oppri-

1. Fol. 261. « Plusieurs d'iceux, estant encore vivans, se resouviennent et disent que quelque temps après leur venue en ce país (de Maragnan) ils firent un vin ou festin qu'ils appellent *Caouin*, etc. . . »

2. MILLIER — SAINT-ADOLPHE (t. II, p. 729-731) parle d'une grande migration d'indiens Tupinamba qui se serait produite en 1560 dans les Capitainies de Bahia et de Pernambuco. Ces indiens impuissants à lutter contre les Portugais se seraient soustraits à leur domination par la fuite. Les fugitifs se seraient dirigés vers l'Amazone et se seraient établis notamment dans la Province actuelle de Para. Comme MILLIER DE SAINT-ADOLPHE n'indique pas où il a puisé ces renseignements il est vraisemblable qu'il les tenait de la tradition : c'est du moins ce que suppose MARTIUS (p. 196) qui le cite tout en contestant l'exactitude de son assertion.

3. Fol. 259 v. - 261 v.

4. Fol. 259 v. - 260. « En premier lieu il convient sçavoir que les Indiens de *Maragnan* tiennent que vers le Tropique de Capricorne il y a un beau país qu'ils appellent *Cayeté*, qui veut dire la grande forest, par ce qu'en ce lieu il y a quantité de bois et de forests remplies d'arbres d'une incroyable grosseur et admirable hauteur : c'est là où ils habitoient le passé. Et à raison qu'ils estoient estimez les plus valeureux et les plus grands guerriers de toutes les autres natiōs, ils portoient le nom de *Topinamba* qu'ils ont tousiours retenu iusques à présent. »

A l'occasion du retour du sire de Rasily et de l'arrivée de quelques Indiens Tupinamba à Paris le *Mercure françois* (1617, t. III, p. 166-167) publia sous le titre « *Retour du sieur de Rasily en France qui amena des Toupinambous à Paris* » un article consacré à la nouvelle colonie et à ses habitants qui a été reproduit par HAMY dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Le caractère des renseignements ainsi que la tournure du style et de la pensée m'incitent à croire que ces pages ne sont que le compte rendu d'un interview qu'aurait subi CLAUDE D'ABBEVILLE. Quoi qu'il en soit on y trouve presque mot pour mot le récit des migrations des Tupinamba tel qu'il nous a été fait par notre auteur.

« Il avoit sceu d'eux que jadis la demeure de tous les Toupinambous estoit au pays de *Cayeté*, vers le Tropique du Capricorne, pays très beau, plein de bois et de forests, d'où les Portugois les avoient faict sortir pour ne pas se vouloir assujettir aux lois qu'ils leur vouloient donner : car les Toupinambous estans libres et francs de nature, aymerent mieux changer de pays que d'estre leurs vassaux. Qu'à cette occasion ils avoient quitté le pays de *Cayeté*, passé et traversé les deserts et s'estoient venus habiter sur ces bords de la mer, proches de la ligne equinoctiale et le long de la rivière des Amazones où ils s'estoient divisez en plusieurs nations selon les divers noms des pays de leurs demeures. » Cf. HAMY, p. 37 et p. 33.

més par les Portugais, ils s'enfuirent dans la brousse. Comme ils ne s'y trouvaient pas suffisamment en sûreté, ils émigrèrent plus loin vers le nord, jusqu'à ce que, se heurtant d'un côté à l'Amazone et de l'autre à l'Océan, ils furent obligés de s'arrêter, ils s'établirent alors dans l'île de San Luiz de Maranhão et le long de la côte entre Para et le Parnahyba. Ils prirent de nouveaux noms suivant les régions où ils se fixèrent sans cependant perdre celui des Tupinamba commun à toute la nation. Ils ne tardèrent pas, à l'instar de leurs homonymes de Bahia, à se diviser en fractions hostiles qui se traitaient mutuellement de « Tobajares » ou d'ennemis.

Les migrations provoquées par les cruautés des Portugais ne sont pas des faits isolés ; à différentes époques elles se sont produites dans presque toutes les capitainies ¹. Leur fréquence même rend difficile d'établir une corrélation entre l'une d'entre elles et celle que CLAUDE D'ABBEVILLE nous décrit. Les Tupi qui vivaient alors près du tropique du Capricorne étaient les Guaraní du Paraguay, les Tupiniquin ou Tupi de San Vicente et les Tamoyo qui portaient aussi le nom de Tupinamba. Il est cependant peu probable que ce soient eux qui aient cherché refuge dans le Maranhão. Les Portugais ont conquis définitivement la baie de Rio en 1567. Si nous admettons que l'établissement des Tupinamba dans le Maranhão eut lieu entre 1560 et 1580, une quinzaine d'années au plus se seraient écoulées entre le départ d'une partie des Indiens Tamoyo et leur arrivée près de l'Amazone. Le nombre des émigrants a dû être élevé car en 1612 nous trouvons 10 à 12.000 habitants dans la seule île de San Luiz de Maranhão ². Or, une masse d'hommes aussi considérable n'a pu, en un espace de temps aussi court, franchir d'aussi vastes régions occupées pour la plupart par des tribus hostiles.

A mon avis, il convient d'identifier le pays de *Cayeté* à celui des Indiens Caité ou Caeté, situé entre Rio Parahyba et le San Francisco ³. En ce

1. De semblables migrations sont signalées dans les capitainies suivantes :

Pernambuco : ACUÑA, p. 167 ; SOARES DE SOUZA, p. 34.

Bahia : SOARES DE SOUZA, p. 68.

Porto Seguro : CARDIM, p. 197.

Rio de Janeiro : VASCONCELLOS, livre III, p. 35.

Au cours du XVI^e siècle plusieurs des tribus des Tupi, Cariyo et Tamoyo expulsées de la région côtière par les Portugais se réfugièrent dans la province actuelle de Minas-Geraes. Elles s'établirent principalement dans les forêts de Mantiqueira et des vallées du Parahyba et ses affluents. Cf. *Geographia do Brasil*, t. X, p. 181. Dans le même ouvrage (*Id.*, p. 198) il est question d'un établissement fondé sur le Rio das Ourina ou Urinas par des Tupinamba qui s'étaient enfuis de Bahia.

2. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 185 v.

3. SOARES DE SOUZA, p. 38.

cas les Tupinamba du Maranhão seraient peut-être des Indiens Caité de la région de Pernambuco. CLAUDE D'ABBEVILLE ¹ cite le discours d'un vieil Indien qui cherchait à soulever son village contre les Français en comparant leur manière d'agir avec celle des Portugais. Il disait avoir vu dans sa jeunesse l'établissement de ces derniers à Pernambuco et à Potyiuo (Rio Parnahyba) et prétendait avoir assisté à toutes les péripéties de l'occupation européenne, depuis l'arrivée pacifique des Portugais dans le pays jusqu'à la période de la chasse aux esclaves. Comme les faits énumérés par ce vieillard sont exacts, il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité de ses paroles. La capitainie de Pernambuco a été fondée en 1530 et sa prise de possession a été marquée par des guerres sanglantes contre les Indiens. Ceux qui ne furent tués ou réduits en servitude durent se retirer vers l'intérieur, à 50 lieues du littoral ².

1. Fol. 149-150. « Après que la Croix fut plantée audit village d'*Eussacuap*, ils tindrent encore un autre *Carbet* sur le soir, où le trouva ledit Indien vieillard, nommé *Momboré Ouassou* âgé de plus de neuf vingt ans, lequel prenant la parole, dit au sieur des Vaux (en la présence de tous les principaux de ce village) ce qui s'ensuit :

lay veu (se dit-il) l'establisement des *Pero* à *Fernambourg* & *Potyiuo*, lesquels ont commencé tout ainsi que vous autres François vous faites maintenant. Au commencement les *Pero* ne faisoient que traffiquer avec eux sans se vouloir autrement habiter. Et en ce temps là, ils couchioient librement avec leurs filles, ce que nos femmes de *Fernambourg* et *Potyiuo* tenoient à grand honneur.

Après, ils dirent qu'il falloit qu'il s'habituassent avec eux, et qu'il leur était besoin de faire des forteresses pour les garder, et bastir des villes pour demeurer tous ensemble, faisant paroistre qu'ils ne désiroient estre que une mesme nation. Du depuis ils leur firent entendre, qu'ils ne pouvoient prendre leurs filles en cette sorte, que Dieu leur deffendoit de s'en servir sinon par mariage, et aussi qu'ils ne devoient se marier avec elles, si elles n'estoient baptisées, et pour ce faire qu'il estoit nécessaire d'avoir des *Pay*.

Ils firent donc venir des *Pay*, lesquels planterent des Croix, commencerent de les instruire et puis les baptiser. Davantage ils leur persuaderent si bien qu'ils ne pouvaient se passer d'esclaves, ni les *Pay* aussi, pour faire leur mesnage et travailler pour eux, qu'on fut contrainct de leur en donner. Et non contents des esclaves qui estoient pris à la guerre, ils voulurent encore avoir leurs enfans, si bien qu'en fin ils captiverent toute la nation avec tant de tyrannie et de cruauté qu'ils exercoient continuellement sur nos semblables, que la plupart de ceux qui sont resté, ont été contrainct aussi bien que nous de quitter le pays.

2. SOARES DE SOUZA, p. 34 : « ... e não tão somente se defendeu (Duarte Coelho) valorosamente, mas offendeu e resistio aos inimigos de maneira que os fez affastar da povoação e despejar as terras visinhas aos moradores d'ellas, de onde depois seu filho, do mesmo nome, lhe fez guerra, maltratando e captivando n'este gentio, que e o que se chama Caité ; que o fez despejar a costa toda, como esta o é hoje em dia, e affastar mais de cincoenta leguas pelo sertão. »

Cf. aussi VASCONCELLOS, livre I, p. 64 ; SOUTHEY, t. I, p. 77 et sq.

Le fait que les Tupinamba du Maranhão affirmaient porter déjà ce nom dans leur

Il n'est pas impossible non plus que de nombreux Tupinamba de Bahía aient émigré dans le Maranhão. Dans cette capitainie, les colons étaient nombreux et avaient par conséquent un plus grand besoin d'esclaves et moins de représailles à craindre de la part des Indiens. A la suite de la guerre que Mem de Sá leur fit en 1538, ceux qui purent échapper au massacre s'enfuirent à plus de 50 lieues de la côte¹. Nous savons également que dans cette région, une tentative d'émigration fut faite en 1562 par des magiciens qui essayèrent d'entraîner dans le « sertão » les habitants de deux villages. Un missionnaire jésuite parvint à ramener les fugitifs².

Si rien n'autorise à affirmer que les Tupinamba établis en 1612 dans le Maranhão sont venus plutôt de Pernambuco que de Bahia, il est en tous les cas certain que dans ces deux capitainies il s'est produit des migrations au cours du XVII^e siècle. Parmi les émigrés, les uns ont dû pénétrer au cœur du Brésil, d'autres suivant le cours des nombreuses rivières qui prennent leur source non loin du San Francisco, ont pu regagner de nouveau la côte.

Les Tupinamba du Maranhão se sont probablement trouvés dans le dernier de ces deux cas : partis du « sertão » de Pernambuco ou de Bahía, après avoir traversé le San Francisco, ils ont dû descendre jusqu'à la mer soit le Parnahyba, soit l'Itapicuru, soit le Mearim, lequel, nous dit CLAUDE D'ABBEVILLE³ « a son origine vers le Tropique du Capricorne dont plusieurs sont venus quelquefois tout au long d'icelle jusqu'à Maragnan ».

Deuxième migration dans le Maranhão (1605).

La seconde migration des Tupi dans la Maranhão ne fut pas à propre-

pays d'origine n'est pas un obstacle à leur identification avec les Indiens Caeté. Ceux-ci peuvent fort bien s'être donné à eux-mêmes le nom de Tupinamba alors que leurs voisins les désignaient au moyen d'un sobriquet qui a été transmis et adopté par les Portugais. Ainsi nous voyons les Tupi-Guarani de Rio appelés Tamoyo par les Portugais, leurs ennemis, et Tupinamba par les Français, leurs amis. Les Indiens de Pernambuco qui s'établirent à l'embouchure du Madeira sont appelés Tupinamba par ACUÑA, p. 167, ce qui confirme ma manière de voir.

1. SOARES DE SOUZA, p. 117; VASCONCELLOS, livre II, p. 141-144.

2. VASCONCELLOS, livre II, p. 178-179.

3. Fol. 173; SOARES DE SOUZA, (p. 30), dit que sur le Parnahyba, les Potiguara étaient voisins « pela parte do sertão » des Tabajara. Si les « Tabajares » des deux chroniques françaises sont les mêmes que ceux dont il est question ici nous aurions ainsi une indication intéressante. La fraction des Tupinamba qui reçut le nom de « Tobajares » aurait descendu le Parnahyba, précédant ainsi ceux qui prirent la route du Mearim.

ment parler l'invasion d'un nombre plus ou moins grand d'individus à la recherche de terres nouvelles où s'établir : elle présente plutôt le caractère d'une expédition de pillage et rappelle celle d'Alejo Garcia et des Guarani au Pérou, et cela d'autant plus que son chef et promoteur était également un Portugais. CLAUDE D'ABBEVILLE à qui nous devons le récit détaillé, la situe environ sept ans avant son arrivée au Maranhão, soit en 1605.

Cette migration fut suscitée et dirigée par un personnage assez étrange, Portugais de naissance, possédant à fond la langue des indigènes, il était parvenu à s'assimiler jusqu'à leurs façons de penser. Il se faisait passer à leurs yeux pour un puissant sorcier, s'attribuant un grand pouvoir sur le soleil et la pluie et prétendait être capable de les nourrir tous miraculeusement, leur procurant tout ce dont ils auraient besoin. Lui-même affirmait ne nécessiter aucune autre nourriture que celle que Dieu lui envoyait. En un mot, il réalisait le type idéal du magicien indien¹.

Dans un but assez difficile à déterminer, il rassembla autour de lui 10 à 12000 Indiens de la capitainie de Pernambuco et quelques Portugais et les conduisit vers le nord. Arrivés au pied de la Serra da Ibiapaba, ils furent arrêtés par la vigoureuse résistance des montagnards Potiguara qu'aidaient quelques Français venus là pour commercer. Après avoir subi quelques revers, bon nombre des Potiguara capitulèrent; d'autres plus hardis refusèrent de se soumettre et continuèrent la lutte. Le magicien portugais n'épargna aucun effort pour convaincre les populations vaincues du caractère sacré de sa personne et exercer sur elles une influence analogue à celle dont il jouissait dans sa propre troupe. Il y serait peut-être parvenu si son prestige n'avait été miné en sous-main par les Français. Son pouvoir diminua de jour en jour et il finit par être tué pendant le siège d'un village. Son armée décimée et privée de son chef retourna à Pernambuco.

1. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 77 v. - 78. « Il leur donnoit à entendre et les faisoit croire, soit par charme, soit par piperie qu'il n'estoit pas homme nay de pere, ne de mere comme les autres, ainsi qu'il estoit sorti de la bouche de Dieu le Pere, lequel l'avoit envoyé du Ciel icy bas pour leur venir annoncer sa parole.

Il disoit que c'étoit lui qui faisoit fructifier la terre, qu'il leur envoyoit à cet effet le soleil, et la pluie bref qui leur donnoit tous les biens et nourritures qu'ils avoient... Quand on le prioit de boire ou de manger, il s'excusoit, disant qu'il n'avoit pas besoin de nourriture corporelle pour se sustenter comme les autres creatures : mais qu'il se nourrissoit d'une liqueur que Dieu luy envoyoit du Ciel. »

Dans la légende du déluge des Apocúva-guarani transcrite par NIMUENDAJÚ (1) (p. 402 § IV-VI), le héros mythique Guyraypotý nourrit également ses compagnons d'une façon miraculeuse. Dans une autre légende de ces Indiens, nous trouvons la mention de deux magiciens qui recevaient leurs aliments d'une façon miraculeuse. *Id.* (1), p. 328.

Troisième migration dans le Maranhão (1609).

Le désir d'atteindre le Paradis terrestre a été la cause déterminante de cette migration. Aucune parmi les anciennes croyances des Tupi-Guarani¹ n'a été aussi vivace que celle en une terre où la souffrance n'existerait sous aucune de ses formes, où les bêches creuseraient d'elles-mêmes le sol et où les paniers iraient se remplir miraculeusement sans que les hommes aient à faire un seul effort². De nos jours encore le mirage de

1. Les Caribes semblent avoir eu une croyance analogue. ROCHFORD (p. 430) assure que les Caribes des Iles croyaient qu'à leur mort les âmes des vaillants vont dans les « Iles fortunées » où elles « vivent délicieusement et passent heureusement le tems en danses en jeux et en festins, en une terre qui produit en abondance toutes sortes de bons fruits sans estre cultivée. » Le mythe caribe cependant diffère de celui des Guarani sur un point essentiel : alors que pour les Guarani ce paradis était accessible aux vivants, il n'en était pas de même pour les Caribes dont le paradis était réservé aux âmes des morts. Sur cette croyance en Guyane cf. ROTH, p. 160-161.

PHILIPP VON HUTTEN (p. 68-69) dit que dans une région qui correspond à peu près à celle du Yapura (2 3/4 au sud de l'Équateur) les Indiens à qui ses compagnons demandèrent où ils pourraient trouver de l'or leur parlèrent du pays des Amazones et d'une terre où vivaient des hommes immortels : « gaben uns dieser Indier Anzeigung wie diese Rivir hinab etlich Tag, Reiss Weiber wohneten, so mit den Männern gar kein gemeinschaft haben, dann etlich Zeit im Jahr, in aller mass und gestalt, wie man von Amasonen schreibi, auch hätt es im Bürg ein ander Volck so nicht sterben und Immortales seyn, wo ihnen diese unnatürlich thorheit kommt weiss ich nicht, zeigk uns auch an, ehe wir in das reich Land kommen, musten wir 8 oder 9 Tag Reiss durch eine bösse Nation, so menschen Fleisch essen, und mit allen ihren anstossenden Nachbaren Feindschaft haben, ein webrhaft, tyrannisch unmenschlich Volck... »

Il est possible que VON HUTTEN ait obtenu ces informations d'une tribu tupi-guarani ou d'Indiens qui ont été en contact avec des individus de ce groupe. Il ne faut pas oublier que c'est dans cette région que vivent les Miránya qui sont ou des Guarani, ou ont été fortement guaranisés.

2. CARDIM, p. 162-163. « Entre elles se alevantão algumas vezes alguns feiticeiros, a que chamão *Caraiiba*, Santo ou Santidade e é de ordinario algum Indio de ruim vida : este faz algumas feitiçarias e cousas estranhas á natureza, como mostrar que resuscita a algum vivo que se faz morto, e com esta e outras cousas semelhantes traz após si todo o sertão enganando-os e dizendo lhes que não rocem, nem plantem seus legumes, e mantimentos, nem cavem, nem trabalhem etc. por que com sua vinda é chegado o tempo em que as enxadas por si hão de cavar, e os *panicús* ir ás roças e trazer os mantimentos, e com estas falsidades os traz tão embebedos e encantados, deixando de olhar por suas vidas, e grangear os mantimentos que, morrendo de pura fome, se vão estes ajuntamentos desfazendo pouco a pouco; até que a Santidade fica só, ou a matão. » Cf. aussi NOBREGA, p. 92-93 ; *Enformação do Brazil*, p. 432 ; PISO et MARCGRAV, p. 279.

ce pays enchanté est assez puissant pour provoquer, comme il y a trois siècles, des migrations¹.

Les dernières victimes de cette étrange illusion furent au XIX^e siècle les Apapocúva. NIMUENDAJÚ² a pu recueillir chez eux et chez les Tembés³ d'intéressantes informations sur l'origine et la nature de ces mouvements mystiques. Comme elles sont susceptibles de faire mieux comprendre le caractère et la cause de l'exode des autres Guarani, je ne crois pas superflu de les résumer ici.

Les Apapocúva se représentent ce Paradis terrestre comme un lieu où l'on ne meurt jamais et où l'on peut se procurer sans peine et manger à satiété toutes sortes de fruits exquis : ils l'appellent « Ivý marãey' », « terre-sans-mal ». C'est là que se trouve la maison de Nãndecy, femme de Nãnderuvucú, créateur du monde. Tous ne sont pas d'accord sur la situation de cet Eldorado et sur le moyen d'y parvenir. Les uns le placent dans le ciel au zénith et prétendent qu'on ne peut y pénétrer qu'en rendant son corps assez léger pour qu'il puisse s'envoler. A cet effet ils recommandent de danser sans trêve et de se soumettre à des jeûnes rigoureux.

D'autres croient que la maison de Nãnderuvucú est au milieu de la terre ; c'est là, disent-ils, qu'il a ses merveilleux abatis qui portent des fruits par eux-mêmes et en quelques instants⁴. La grande majorité cepen-

1. Le mythe de la Fontaine de Jouvence, si répandu en Floride et dans les Antilles, rappelle celui du Paradis terrestre des Tupi-Guarani où la jeunesse éternelle est comptée au nombre des félicités dont on jouit dans la « terre-sans-mal ». C'est la croyance en l'existence de cette source miraculeuse qui a provoqué la migration, probablement postcolombienne, des Tainos de Cuba en Floride, cf. LOVÉN, p. 50.

Comme l'on sait, la découverte de la Floride par Juan Ponce de Leon est également due à cette légende. Les migrations religieuses des Tupi-Guarani ont été étudiées sommairement par NUMELIN, p. 84-90.

2. (1) p. 285-293 et 354-364.

3. Le mythe Tembés où il est question du Paradis terrestre est le même que celui des Apapocúva où sont racontées les aventures des jumeaux fils de Nãnderuvucú. Dans la version Tembés, le rôle de Nãnderuvucú est assigné à Maira. Voici résumé le passage concernant le Paradis terrestre. Maira vit dans une région dénudée appelée *Ikaivéra*. Celle-ci est située à l'ouest du Pindaré et du Gurupy, à un mois de voyage de la dernière aldée Tembés. D'aucuns placent cette contrée vers l'est. Maira loge dans une grande maison entourée de fleurs. Dans ce pays, les semailles et les moissons se font d'elles-mêmes, les oiseaux nichent par terre et l'on trouve aussi le miel sur le sol. Il y a là un grand village où habitent les compagnons de Maira. Ils mènent là une existence heureuse, ne faisant que chanter et danser. Ils ne meurent jamais mais redeviennent jeunes chaque fois qu'ils commencent à vieillir.

Jadis les Tembés ont fait plusieurs tentatives pour parvenir en ce lieu, mais ils ont toujours été arrêtés en cours de route par divers accidents. C'est seulement dans les temps très anciens que quelques-uns ont réussi à atteindre la maison de Maira. Cf. NIMUENDAJÚ (2), p. 288.

4: NIMUENDAJÚ (1), p. 391, § IV.

nant est d'avis que le Paradis terrestre doit être cherché vers l'est, au delà de la mer.

Ce n'est pas seulement dans le but de mener une meilleure existence qu'il convient de partir en quête de la « terre-sans-mal » à cela se joint aussi un intérêt vital. Cet endroit est le seul où pourront se réfugier les hommes lors de la prochaine destruction du monde. C'est là en effet que le personnage légendaire Guyraypotý a pu s'échapper lorsqu'une fois déjà le monde a été consumé par le feu et submergé par l'eau¹. Lorsque des phénomènes naturels mal interprétés font pressentir à un sorcier le retour de ce cataclysme, il rassemble aussitôt des jeunes gens autour de lui et se met à danser jusqu'à ce que lui soit révélée la route de l'est conduisant vers la « terre-sans-mal ». Cette révélation peut se faire attendre plus d'un an pendant lequel la danse ne doit pas être interrompue. En aucun cas il n'était possible de partir sans avoir obtenu cette mystérieuse connaissance de l'itinéraire.

La manière dont s'est produit l'exode des Apapocúva et les obstacles qu'ils ont eus à surmonter peuvent nous donner une idée approximative de ce qu'ont dû être les anciennes migrations des Tupi-Guarani. Les émigrants n'avancent que lentement; à tout moment leur marche est retardée par les vieillards et les enfants qu'ils emmènent avec eux. Les danses quotidiennes et les prescriptions du jeûne rendent difficile aux jeunes gens la recherche des aliments; aussi la famine ne tarde-t-elle pas à régner. D'autre part il faut à tout instant combattre contre les Indiens dont on traverse le territoire. A l'époque des semailles on s'arrête pour faire des abatis et attendre la récolte pendant plusieurs mois.

Lorsqu'après un temps plus ou moins long et de nombreuses aventures, les survivants arrivent sur la côte, leur premier soin est de se retirer à une certaine distance du rivage et d'y édifier une grande hutte où l'on se met immédiatement à danser sans relâche pour faire perdre à leurs corps la pesanteur qui les empêche de passer la mer à pied sec ou en volant².

1. NIWENDAJÚ. (1), p. 401-403.

2. Cette croyance est certainement ancienne. YVES D'EVREUX (p. 349) y fait allusion quand il fait dire à l'un des caciques qui prirent part à cette migration en quête du Paradis terrestre: « il me ressouvient de la cruauté de *Giropari* envers notre *Natio*: car il nous a fait tous mourir, et persuada à nos Barbiers de nous emmener au milieu d'une forest incogneue, où nous ne cessions de danser, n'ayans autre chose de quoi nous nourrir que le cœur des palmes, la chasse et le gibier dont plusieurs mouroiet de faiblesse et de débilité. »

Cf. aussi CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 324. « Et comme ils suivoient celui qui ne desiroit que leur perte, passant la première rivière, il en fit noyer une grande partie et les autres furent tués par leurs ennemis ne restant que bien peu d'iceux qu'il conduit par les deserts, les faisant continuellement danser en l'honneur de *Ieropary*. »

Toutes les désillusions que les Apapocúva éprouvèrent n'entamèrent jamais leur foi en l'existence du Paradis terrestre et en la possibilité de s'y établir.

Ils attribuèrent l'échec de leur tentative à des fautes commises dans les pratiques rituelles qui leur avaient enlevé toute efficacité. Un de leurs magiciens attribua sa déception à une erreur d'interprétation des mythes; il se dit que puisque la « terre-sans-mal » n'était pas au delà de l'Atlantique, elle ne pouvait être qu'au milieu du monde et il se mit à sa recherche dans l'intérieur des terres.

Il est possible que les Tupi qui, en 1549, arrivèrent au Pérou après avoir vainement cherché la « terre-sans-mal », avaient éprouvé une déception identique. Ayant perdu tout espoir de parvenir au Paradis par la mer, au bord de laquelle ils habitaient depuis si longtemps, ils renouvelèrent leur tentative dans une autre direction¹.

La dernière migration des Tupi-Guarani dans le Maranhão est un bon exemple de ces accès mystiques dont les conséquences ont pu être souvent importantes dans leur histoire primitive et indirectement dans celle des autres nations.

Lors d'un de ses voyages, probablement en 1609, la Ravardière rencontra près de l'île de Santa Anna des Potiguara de Pernambuco qui avaient abandonné leur pays pour conquérir le Paradis terrestre. Ils étaient conduits par un magicien qui se disait un de leurs ancêtres ressuscités. Beaucoup s'étaient noyés au passage d'une rivière, d'autres avaient été tués par leurs ennemis. La Ravardière les amena à l'île de San Luiz de Maranhão².

1. Voir ci-dessous, p. 12.

2. Sur cette migration cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 324 v. et YVES D'EVREUX, p. 319-350. Selon YVES D'EVREUX, les Indiens qui entreprirent cette migration étaient des « Canibaliens », les chroniqueurs français désignaient sous ce nom les Potiguara. Cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 78 v.; YVES D'EVREUX, p. 141 et surtout THEVER, p. 316-320.

La date de cette migration n'est pas certaine. CLAUDE D'ABBEVILLE (fol. 324) dit: « Dans le premier voyage que le sieur de la Ravardière fit en ce païs la, il alla découvrir et les ramena à *Maragnan*. » Il a sans doute en vue le voyage de la Ravardière qui a précédé celui de 1612 et qui a dû avoir lieu en 1609, comme le laisse supposer CLAUDE D'ABBEVILLE dans son introduction (fol. 14). YVES D'EVREUX (p. 350) racontant le massacre dont ces émigrés furent victimes quelques temps après leur arrivée à San Luiz de Maranhão dit: « Ce massacre fut commis 5 ou 6 mois devant que nous vinssions en l'isle ». Ce qui confirme la date de 1609 ou 1610 que j'attribue à cette migration.

CLAUDE D'ABBEVILLE (*loc. cit.*) dit que la Ravardière les trouva près de la rivière Toury; cette rivière, selon YVES D'EVREUX (p. 139), n'est pas éloignée de l'île de Santa Anna.

NIMUENDAJÚ¹, après avoir raconté dans le détail de l'exode des Apapocúva-Guarani, émet l'hypothèse que l'établissement des Tupi-Guarani sur la côte a eu pour cause un grand mouvement religieux, analogue à celui qui s'est produit dans les tribus qu'il a étudiées. La migration des Potiguara, telle qu'elle est racontée par les deux missionnaires français offre une base sérieuse à l'appui de sa thèse².

Migrations des Tañyguá des Oguauiva et des Apapocúva (1820-1912).

Les dernières migrations des Guarani ont eu lieu à l'époque contemporaine. Leur seule et unique cause a été l'aspiration obstinée de la race vers un monde meilleur. Elles ont eu pour historien NIMUENDAJÚ³ qui a joué un rôle important dans leur dénoûment.

Les tribus qui à la suite de ce mouvement religieux abandonnèrent leurs pays furent les Apapocúva et les Tañyguá qui habitaient sur la rive droite de l'Iguatemi et les Oguauiva qui étaient établis sur le Rio Mbaracay. Les instigateurs de cette migration furent comme toujours les magiciens. Au début du XIX^e siècle ils annoncèrent la fin prochaine du monde que des visions leur avaient révélée. Ils proclamèrent que le seul moyen d'échapper à la destruction générale était de chercher un refuge dans la « terre-sans-mal » qu'ils situaient vers le levant, au delà de la mer.

*La migration des Tañyguá*⁴. — Les Tañyguá furent les premiers à partir (1820). Ils franchirent le Parana, près de l'embouchure de l'Ivahy et s'avancèrent ensuite directement vers l'est. Arrivés près de l'Itapetininga, ils furent réduits en esclavage par des colons ; mais quelque temps après, parvenant à s'enfuir, ils allèrent se cacher dans la Sierra dos Itatins à une courte distance de la mer. Ils s'y maintinrent en dépit d'une expédition que le gouvernement envoya contre eux. A la suite de leur victoire, on les laissa s'établir dans le voisinage de la côte, sur les rios do Peixe et Itatiry. NIMUENDAJÚ les amena en 1912 dans la réserve d'Araribá.

*Migration des Oguauiva*⁵. — L'exemple des Tañyguá entraîna les Oguauiva. En 1830, ils se mirent en marche dans la direction de l'Océan.

1. Sur cette croyance en la réincarnation de l'âme des ancêtres chez les Guarani, cf. NIMUENDAJÚ (1), p. 315-316 et STADEN, part. II, chap. XVIII.

2. NIMUENDAJÚ (1), p. 363-364.

3. (1), p. 287-293 et 351-364.

4. *Id.* (1), p. 287-289.

5. *Id.* (1), p. 298-299.

Pour s'y rendre, ils prirent la route qui va de São Paulo à Rio Grande do Sul, mais je ne sais trop pour quelle raison, ils ne dépassèrent pas la ville d'Itapetininga. Arrivés là, ils rebroussèrent chemin et s'en furent s'établir entre le Rio Verde et le Rio Itararé où ils restèrent jusqu'en 1912 ; à cette date ils furent conduits dans la réserve d'Araribá.

Un certain nombre d'Oguauiva restèrent cependant fidèles à leur ancien projet d'atteindre la mer. En 1860, ils se séparèrent des autres et gagnèrent le rivage de l'Océan. Leurs descendants vivaient en 1914 encore à Bananal près des Tañyguá.

*Migration des Apapocúva*¹. — Ce n'est qu'en 1870 que les Apapocúva songèrent à leur tour à gagner le Paradis terrestre. Leur émigration se fit par groupes isolés qui partirent les uns après les autres et suivirent des routes différentes.

Ceux qui quittèrent le pays en premier n'allèrent guère plus loin que la ville de Jatahy où les arrêta l'opposition que leur tentative rencontra auprès des autorités brésiliennes. Une partie d'entre eux persista néanmoins à s'avancer vers l'est. Après s'être arrêtés pendant quelques années près des Oguauiva, ils continuèrent leur exode vers la mer qu'ils ne devaient cependant jamais atteindre ; car, comme ils s'étaient établis sur le Tieté non loin du confluent du Dourados, ils furent rencontrés par un prêtre qui les forma en mission en même temps qu'une autre fraction de Guarani qui étaient parvenus en 1880 à gagner la côte de l'Atlantique, mais n'avaient pas tardé à rebrousser chemin. Le sort de la mission ne fut pas heureux. De nombreuses vicissitudes s'abattirent sur les Indiens qui la composaient ; ceux-ci, après avoir erré longtemps de-ci de-là et essayé de s'établir à demeure sur le Rio Feio et le Rio Batalha, furent cantonnés en 1910 dans la réserve d'Araribá.

Un autre parti Apapocúva remonta en 1890 le Tieté jusqu'à la mer. Se rendant alors compte qu'il était impossible, dans cette direction du moins, de parvenir à la « terre-sans-mal », ils rebroussèrent chemin. Une épidémie les détruisit complètement quelque temps après. Le seul survivant fut leur chef ; sans se laisser décourager par cet échec, il retourna sur le Rio Iguatemi d'où après avoir rassemblé d'autres compagnons, il repartit en quête du Paradis terrestre. Mais cette fois-ci il le cherchait au milieu de la terre, selon une autre tradition guarani qui lui attribuait cette situation. Les émigrants traversèrent le Rio Ivinhema et une grande partie de l'état du Parana. En 1905 leur chef mourut. A l'instigation de son successeur ils abandonnèrent l'itinéraire qu'ils suivaient pour se diriger de nouveau vers l'Atlantique. Ils ne dépassèrent pas cependant la

1. *Id.* (1), p. 290-294.

ville de Pirajú; d'où en 1912 NIMUENDAJÚ¹ les amena dans la réserve d'Araribá.

D'autres groupes dans leur marche vers l'est remontèrent le Paraná. Un de ces partis, après en avoir longé le cours jusque chez les Indiens Kayapó, vint s'établir sur le Tieté non loin du Rio Dourados; un autre vécut pendant plusieurs années près de l'embouchure de cette rivière dans le Parana. Ils s'enfuirent en 1887 dans l'intérieur du Matto Grosso.

En 1912, NIMUENDAJÚ² rencontra près de São Paulo les débris d'une troupe de Guaraní qui avaient quitté le Paraguay dans l'espoir de franchir la mer qui les séparait du pays enchanté. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on put les dissuader de leur projet. La vue de la grandetir de l'Océan avait à peine ébranlé la confiance qu'ils avaient en la possibilité de sa réalisation.

*Migration des Yvaporé*³. — Quoique la migration des Tañyguá soit la première historiquement connue dans ces régions, elle n'est pas la plus ancienne: l'exode des Guaraní du Cerro d'Ypohú sur la frontière du Paraguay lui est probablement de beaucoup antérieur, aussi son souvenir en est-il plus légendaire que réel.

Cette migration était conduite par un sorcier particulièrement puissant. Grâce à son art magique, toute sa troupe put passer le Parana sans difficulté et traverser des régions d'Indiens Kaingýgn sans en voir un seul. Son habileté ne le préserva pas cependant du discrédit, ses compagnons perdirent confiance en lui et voulurent s'en retourner. Mais ils payèrent cher leur ingratitude. Privés de la protection de leur chef, ils ne purent franchir le Paraná qui avait repris sa largeur normale. D'autre part, les forêts, autrefois vides, regorgaient d'ennemis. Ils durent renoncer à leur projet et s'établir là où ils se trouvaient. Les Guaraní nomades qui vivent sur le bas Ivahy et que les Brésiliens appellent à tort Botocudos seraient leurs descendants. Les autres tribus guaraní donnent en effet à ces Indiens le nom d'« Yvaporé » abrégé en « Aré » qui signifie: « ceux qui voulaient aller au ciel. »

Migration des Chiriguano et des Guarayú sur les versants orientaux des Andes (1522).

L'invasion d'Indiens Guaraní dans l'empire des Incas et leur établissement sur les versants orientaux des Andes a fait l'objet d'une étude appro-

1. NIMUENDAJÚ (1), p. 292-293.

2. *Id.* (1), p. 361-363.

3. *Id.* (1), p. 359.

fondie de NORDENSKIÖLD¹. Aussi ne peut-il être question ici que d'en donner un résumé.

RUI DIAZ DE GUZMAN² raconte qu'en 1526 Martin Affonso de Souza envoya quatre Portugais dont Alejo Garcia faire un voyage de reconnaissance dans l'intérieur. Ceux-ci parvinrent à entraîner avec eux 2000 Indiens du Paraguay. Après maintes aventures, ils finirent par arriver à la frontière de l'empire des Incas qu'ils franchirent entre Mizque et Tomina. Ils pillèrent cette région à cœur joie. Non loin de Presto et Tarabuco, ils se heurtèrent aux Indiens Charcas qui s'avançaient à leur rencontre; ils jugèrent plus prudent alors de battre en retraite et de s'en retourner au Paraguay où ils assassinèrent Alejo Garcia.

Peu après ces événements, les Indiens du Paraguay émigrèrent vers l'ouest où les attiraient probablement les merveilleuses choses vues par ceux qui en étaient revenus. Ils s'organisèrent en partis qui prirent trois chemins. Ceux qui habitaient sur le Paraná auraient remonté le Pilcomayo³. Ceux qui peuplaient le territoire où s'éleva plus tard Asunción suivirent un des affluents de droite du Paraguay qui se jette dans ce fleuve près de Caaguazú (?). Les Indiens situés entre Yeruquisapa (?) et Carayateperá (?)⁴ passèrent par San Fernando⁵; ceux-ci s'établirent entre le Rio Guapay à 20 lieues de la ville de San Lorenzo dans la province de Santa Cruz alors que les premiers se fixèrent sur les frontières du Corregimiento de Tarija. Dans les pays conquis, les Guaraní firent une guerre sanglante aux habitants, mangeant les prisonniers ou les vendant comme esclaves.

NORDENSKIÖLD a prouvé que le récit de DIAZ DE GUZMAN est, à quelques détails près, véridique et il a démontré que les descendants des Guaraní émigrés au XVI^e siècle sont les Guarayú⁶ ou Itatines qui vivent entre le

1. (1). Cf. aussi *Id.* (2), p. 46-58 et les excellentes études que le Dr Manuel DOMINGUEZ a consacrées au même sujet. (1) et (2), p. 295-304. A la bibliographie de la migration des Chiriguano qui a été donnée par NORDENSKIÖLD, on peut ajouter la lettre du trésorier MONTALVO (1575) publiée par LAFONE-QUEVEDO (p. 316), où il est question d'Alejo Garcia.

2. P. 21-23.

3. Je ne crois pas que les Indiens du Paraná remontèrent le Pilcomayo alors que ceux d'Asunción auraient pris une autre rivière, le Pilcomayo se jetant juste en face du territoire de ces derniers. Il est probable que les Indiens du Parana suivirent le cours du Bermejo et ceux d'Asunción celui du Pilcomayo.

4. Je n'ai trouvé dans la « *Geografía física y esférica del Paraguay* » d'AZARA, ni dans aucun autre ouvrage une indication me permettant d'identifier ces noms de lieu.

5. Le Cerro San Fernando est situé sous le 21° 40' lat. sud. Cf. SCHMIDEL, p. 181 note 1.

6. Par Guarayú j'entends également les Pauserna qui ne sont que des Guarayú indépendants. Cf. NORDENSKIÖLD (4), p. 3, p. 80.

Rio Itonama et le Rio Blanco et les Chiriguano qui habitent dans le sud de la Bolivie entre le Rio Itiyuro et le Rio Grande¹.

L'irruption des Chiriguano dans l'empire des Incas est mentionnée par les meilleurs chroniqueurs du Pérou qui la situent dans les dernières années du règne de l'Empereur Huayna-Capac. D'autre part les documents espagnols qui relatent la conquête du Paraguay parlent souvent d'Alejo Garcia.

DIAZ DE GUZMAN ne s'est trompé que sur la date de l'expédition d'Alejo Garcia qu'il met à tort en connexion avec le voyage de Martim Affonso de Souza (1530-1542). Alejo Garcia a dû venir au Brésil avec Christoval Jaques en 1521 et c'est vraisemblablement en 1522 qu'il est parti pour le Pérou, acquérant ainsi la gloire d'avoir été le premier Européen qui ait pénétré dans l'empire des Incas.

Quel a été l'itinéraire suivi par les Guaraní et quelles ont été les populations qu'ils rencontrèrent dans les territoires conquis ? Les Indiens du Rio Yeruquisaba et Carayatepera sont probablement les Indiens d'Ytati² dont l'invasion eut une fin malheureuse, du moins selon le récit que l'un d'eux fit aux émissaires de Nuñez Cabeza de Vaca : après avoir pénétré dans l'intérieur où ils auraient pris un riche butin, ils auraient éprouvé un échec et cherché refuge dans les forêts, n'osant revenir sur leurs pas par crainte des Guaxarapo et des Guato. Ces gens d'Ytati sont les Itatines ou Guarayú de la province de Santa Cruz.

L'itinéraire des Chiriguano est douteux. On sait seulement qu'ils traversèrent les régions désertiques du Chaco. Les peuplades dont ils prirent le sol étaient pour la plupart des Chané, par conséquent des Arowak. C'est probablement sur des Chané et d'autres tribus que les Guarayú ou Itatines conquérèrent les districts où ils vivent maintenant, mais ils ont peut-être rencontré là des Indiens Chiquito et ce sont peut-être les flèches empoisonnées de ces derniers qu'ils ont refoulés dans les forêts où ils sont restés³.

1. La migration des Chiriguano et des Guarayú est confirmée entièrement par la distribution des noms de certains éléments de culture d'origine européenne. Ainsi les Chiriguano, les Chané et les Tapieté ont pour désigner la poule, la banane, l'arme à feu, l'hameçon, l'aiguille, des mots identiques à ceux des Guarani du Paraguay. Les Chiquito et les Churupa ont pour la poule un mot dérivé de celui qu'emploient les Guarani ; il en est de même pour le nom de la banane que les Chiquito appellent « pacobo ». Cf. NORDENSKIÖLD (3).

2. Ce village d'Ytati est certainement distinct de son homonyme situé sur la rive gauche du Parana, non loin de son confluent avec le Paraguay. Le village dont il s'agit ici se trouvait dans le nord du Paragnay actuel près du rio Apa.

3. La migration des Guarayú vers la province de Santa Cruz a dû se continuer pendant le cours de tout le XVI^e siècle. Cf. NORDENSKIÖLD (4), p. 40-44.

Migrations d'Indiens de la côte du Brésil vers le Pérou (1539-1549).

Dans les *Relaciones geográficas de Indias*¹, sont réunis un certain nombre de documents concernant l'arrivée en 1549 à Chachapoyas, au Pérou, de 300 Indiens du Brésil. Cet événement suscita à l'époque une curiosité générale et exerça une grande influence sur les expéditions qui à partir de 1550 furent dirigées vers le bassin de l'Amazone, et en particulier sur celle de Pedro de Orsúa en 1560.

Tous les auteurs s'accordent à désigner la côte du Brésil comme la contrée d'où ces Indiens seraient venus ; mais ils ne donnent aucune indication permettant de déterminer la région précise dont ils étaient originaires. Suivant GANDAVO² le but de leur migration aurait été le désir de chercher des terres nouvelles où ils trouveraient « avec l'immortalité, un repos éternel ». Comme il n'est pas possible que GANDAVO ait inventé ce détail, je crois que telle a été réellement la raison de leur exode, quoique les autres chroniqueurs l'attribuent soit à la crainte de la servitude, soit à leur esprit de conquête.

Ces Tupi-Guarani quittèrent le littoral vers 1539³. Ils étaient au nombre de 12000⁴ environ. Leur chef, Viarazu ou Curaraci⁵, était assisté de deux Portugais, dont l'un s'appelait Matheo⁶ ; ce qui laisse supposer que les Portugais ont certainement cherché à tirer profit de ces migrations pour parvenir avec l'aide des Indiens dans les régions de l'intérieur aux-

1. T. IV, p. CXXIII-CXXXIX. Les documents inédits publiés par JIMENEZ DE LA ESPADA sont : *Carta de Gobierno del Marqués de Montes-Claros virrey del Peru a S. M.* Les chapitres 5 et 6 du *Marañon* de DIEGO DE AGUILAR Y CÓRDOBA.

Parmi les récits publiés auxquels je n'ai pu avoir accès : LOPEZ DE CARAVANTES (*Not. del Perú, Tierra Firme y Chile*, T. I, Disc. 2 § 77). JIMENEZ DE LA ESPADA donne également des extraits d'ORTIGUERA et de GANDAVO que je citerai d'après les dernières éditions qui ont été faites de ces auteurs : GANDAVO, p. 148-150 ; ORTIGUERA, p. 308-309. Parmi les auteurs non mentionnés par JIMENEZ DE LA ESPADA et qui parlent de cette migration : cf. l'auteur de *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 424 ; P. SIMON, p. 244-245. NORDENSKIÖLD (2), p. 198-199 a donné un résumé de cette migration.

2. P. 148 « Os quaes como nam tenham fazendas que os detenham em suas patrias e seu intento nam seja outro senam buscar sempre terras novas, a fim de lhes parecer que acharão nellas immortalidade e descanso perpetuo. »

3. GANDAVO ne donne aucune date. Tous les autres auteurs attribuent à cette migration une durée de dix ans. GANDAVO est le seul à l'estimer à 3 ou 4 ans.

4. ORTIGUERA évalue le contingent des émigrants à 13 ou 14000, d'autres à 12000. GANDAVO se tait sur ce point.

5. Son nom était probablement Huiru-huasu « le grand oiseau » Cf. JIMENEZ DE LA ESPADA, p. CXXXV, note 1

6. GANDAVO ne parle pas de ces Portugais qui ont dû périr en route.

quelles ils attribuaient une richesse fabuleuse : la présence si fréquente d'Européens dans ces pérégrinations ne peut s'expliquer autrement.

L'itinéraire des « Brésiliens » est d'autant plus difficile à reconstituer qu'il en existe deux versions différentes. Selon GANAVO, ces Indiens auraient commencé par errer longtemps dans la brousse avant d'atteindre l'Amazone qu'ils auraient remonté pendant deux ans seulement. D'autre part les relations espagnoles assurent que ces Indiens s'embarquèrent directement à l'embouchure de ce fleuve et qu'ils en suivirent le cours pendant dix ans. ORTIGUERA¹ qui nous a fait le récit le plus circonstancié de cette migration, raconte qu'ils avaient à peine navigué pendant quelques jours sur l'Amazone quand, trouvant à leur gauche un affluent important, ils s'y engagèrent.

Après l'avoir remonté pendant quatre jours, ils rencontrèrent une population nombreuse contre laquelle ils livrèrent bataille, d'ailleurs sans succès, car ils furent mis en déroute et perdirent 10 000 des leurs. Les survivants regagnèrent l'Amazone. Viarazu en établit 1500 dans un village qu'il fonda non loin de la rivière qui lui avait été si funeste. Avec le reste, il continua son voyage jusqu'à ce qu'il arrivât au Pérou dans la province des Motilones où lui et les siens furent faits prisonniers par les habitants de Moyobamba et de Chachapoyas.

Tous les récits rapportent unanimement que les Indiens du Brésil traversent des régions fabuleusement riches en or, notamment la province d'Omagua dont ils racontèrent de grandes merveilles². Viarazu et cinq de ses compagnons furent amenés à Lima et présentés à Gasca qui était à la veille de quitter le Pérou³.

Quelques-uns de ces Indiens furent quelques années plus tard pris comme guides de l'expédition de Pedro de Orsúa ; ils s'enfuirent en cours de route⁴.

Migration des Tupinambara (1530?-1612?).

Les Tupinamba ou Tupinambarana qui au XVII^e siècle vivaient dans l'île qui porte encore leur nom, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir accompli la plus vaste migration historiquement connue en Amérique du

1. (*loc. cit.*)

2. Cf. surtout le récit tel qu'il est rapporté par GANAVO, p. 148.

3. La visite des « Brésiliens » à Gasca est racontée par CIEZA DE LEÓN, *Crónica del Perú*, part. I, cap. LXXVII, et par quelques autres chroniqueurs énumérés par JIMENEZ DE LA ESPADA, p. CXXX.

4. ORTIGUERA, p. 371 et *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 448.

Sud. Ils furent visités en 1639 par ACUÑA : à qui ils racontèrent leurs longues pérégrinations. Ils habitaient autrefois, selon leurs traditions, la région de Pernambuco ; ils avaient là 84 villages qu'ils désertèrent complètement pour se dérober à la servitude que les Portugais voulaient leur infliger. Dans leur fuite, ils traversèrent le Brésil dans sa plus grande largeur et finirent par arriver au pied des Andes.

Quelques-uns d'entre eux s'établirent sur les « sources du Madeira » près des Espagnols du Pérou, c'est-à-dire soit sur le cours supérieur du Béni, soit sur celui du Rio Grande. Indignés du mauvais traitement que des Espagnols firent subir à l'un d'eux, ils abandonnèrent cette contrée et descendirent le Madeira jusqu'à son confluent avec l'Amazone où ils se fixèrent à demeure. Ils prétendaient avoir été très nombreux. Pour pouvoir vivre sans empiéter les uns sur les autres, ils avaient dû se disperser et occuper des contrées différentes².

Il est difficile de tirer du récit d'ACUÑA une indication permettant de fixer la date de cette migration. Le départ des Tupinambara n'a pu se produire avant 1530, date à laquelle Duarte Coelho vint prendre possession de la Capitainie de Pernambuco.

Leur établissement sur l'Amazone a dû s'effectuer probablement au début du XVII^e siècle. ACUÑA³ a pu obtenir sur la géographie du Madeira des renseignements exacts que lui donnèrent ceux qui en avaient descendu le cours : ils dirent que ce fleuve était le chemin le plus court pour parvenir jusqu'aux rivières qui coulent dans la région de Potosi. Cette indication est une des meilleures preuves de l'authenticité de cette migration.

C'est probablement aux Tupinambara que se réfère YVES D'EVREUX⁴ lorsqu'il dit avoir obtenu les meilleures informations sur les Amazones d'un Tupinamba venu à Para pour voir ses parents et qui lui apprit « qu'il estoit habitant des dernières terres de la Nation des Topinambos, et qu'il luy falloit pres de deux lunes pour retourner de Maragnan en son vil-

1. ACUÑA, p. 167-169.

2. ACUÑA, p. 168. « Dizen tambien que como salieron tantos, que no pudiendo por aquellos desiertos sustentarse todos juntos, se fueron diuidiendo en tan dilatado camino, que por lo menos será de más de noucentias leguas, que dando unos á poblar unas tierras y otros otras, de quienes sin duda estarán bien llenas todas aquellas Cordilleras ».

3. P. 165-166 « Desciende, (el Madeira) de la vanda del Sur y segun lo que aueriguamos, se forma de dos caudalosos rios que algunas leguas adentro se le juntan ; por los quales, segun buenas demarcaciones, y segun las señas de los Tupinambás, que por él baxaron, es por donde más en breue que por parte alguna se ha de descubrir salidas á los más cercanos rios de la comarca de Potosi ».

4. P. 26.

lage ». De même ACUSA¹ remarque que c'est dans le dernier village des Tupinambara qu'il a recueilli les renseignements les plus circonstanciés sur les Amazones.

Il est donc vraisemblable qu'en 1612 les Tupinamba habitaient déjà la région où ACUSA les trouva 27 ans plus tard : nous aurions donc ainsi pour cette migration les dates extrêmes de 1530 et 1612. Si lente qu'ait été leur marche, en 50 ou 60 ans, les Tupinamba ont eu largement le temps de parcourir l'itinéraire qui leur est attribué, et même de séjourner plus ou moins longtemps dans le voisinage du Pérou².

Migration des Yurimagua ou Zurimagua et des Omagua (Fin du XVII^e siècle).

À la fin du XVII^e siècle, à la suite de la guerre de Succession d'Espagne, les Portugais attaquèrent les missions espagnoles du cours supérieur de l'Amazone pour capturer les Indiens qui étaient assemblés. Les premières victimes de leur agression furent les Yurimagua qui vivaient sur l'Amazone entre le Purús et le Jutahy. Seuls purent fuir les habitants d'un village qui allèrent chercher refuge sur le Napo. Les Omagua qui occupaient alors les îles de l'Amazone entre l'embouchure du Napo et du Yurua, eurent le même sort, à l'exception de la population de l'aldée de San Joaquim de Guerari. Des Indiens de cette mission remontèrent l'Amazone jusqu'à l'Ucayali dont les affluents d'accès difficile leur furent des cachettes sûres. Une fois le danger passé, ils retournèrent sur l'Amazone et fondèrent en dessous de l'embouchure de l'Ucayali un village qui porte encore leur nom.

Les Yurimagua restèrent cantonnés quelque temps sur l'Amazone en amont du Putumayo ; dans la suite, continuant leur migration vers l'ouest pour fuir les Portugais, ils finirent par s'établir sur les rives du Huallaga. Un village situé sur ce fleuve, non loin de son confluent avec le Paranapura, porte également leur nom aujourd'hui encore³.

Migration des Tapirapé (XVI^e siècle).

Les Tapirapé, dont la présence dans l'Araguya nous est signalée pour

1. P. 173.
2. NORDENSKIÖLD (3) croit pouvoir suivre la trace de cette migration par la vaste distribution de certains mots guarani désignant des éléments de culture post-colombiens tels que les noms de la banane et de l'arme à feu.
3. Cette migration a été signalée et résumée par RIVET (1) et (2), p. 689-690. J'ai complété son exposé de quelques détails tirés de CHANTRE Y HERRERA, p. 313-315.

la première fois au XVIII^e siècle, nous sont encore fort mal connus. KRAUSE¹ en 1908 et KISSENBERTH en 1909 ont vainement essayé de les atteindre. Dans l'étude que ce dernier leur a consacrée sont réunies toutes les informations qu'il a pu obtenir sur eux, tant dans les anciens documents que de la bouche des Indiens Karajá et Kayapó parmi lesquels il a rencontré plusieurs Tapirapé captifs.

Les objets recueillis par ces savants sont trop peu nombreux pour qu'on puisse tirer de leur étude des indications sur l'origine de ces Indiens. Par contre une donnée de grande valeur pour la solution de ce problème est fournie par le vocabulaire que KISSENBERTH a pu obtenir des prisonniers. Les mots tapirapé comparés aux formes revêtues par les mêmes mots dans les lexiques tupi-guarani d'époques et de régions différentes ont une tendance marquée à se rapprocher de l'ancien Guarani².

Ce qui donne un certain poids à l'affirmation de SILVA E SOUZA³ pour qui il est évident que les Tapirapé sont venus du sertão de Rio.

Cette migration n'est pas invraisemblable ; nous savons en effet par VASCONCELLOS⁴ que, lors de la conquête de Rio en 1567, des Tamoyo s'en allèrent « dans le plus profond des forêts. » A cette hypothèse s'oppose un fait constaté par NORDENSKIÖLD⁵, le nom tapirapé pour la poule est « urenjakukáya » où nous retrouvons le vieux mot guarani pour ce volatile. Par contre le mot qu'ils emploient pour désigner la banane est emprunté aux Karajá. Or en 1557, les Tupinamba de Rio avaient déjà reçu des bananes, comme nous l'apprend LÉRY⁶ et ils l'appelaient « Pacoaire » comme la plupart des Tupi-Guarani, ce qui exclurait la possibilité d'identifier les Tapirapé aux Tamoyo. Quoi qu'il en soit, les Tapirapé

1. P. 104-129 et 403-411.

2. *Id.*, p. 51.

3. P. 496 « *Tapirapés*. Nação situada junta ao Rio grande, antes de ter o nome Araguaya ; são pacíficos ; plantam, fiam e tecem. Consta que vieram para este lugar dos sertões do Rio de Janeiro. No governo do Sr. Tristão da Cunha vieram alguns d'esta nação de paz ; affirmam serem suas terras abundantes de ouro ; prometteram voltar trazendo tachoás cheias do mesmo, mas não voltaram. »

4. Livre III, p. 55 « À vista d'estas duas victorias, ficarão os Tamoyos desengañados do nosso poder, e desconfiados do dos Franceses, que os ajudavão ; fugirão huns até parar no mais escondido de suas brenhas ; outros pedirão pazes, que forão concedidas, e constringidos elles a gardal-as por medo. »

KISSENBERTH (p. 38, 6) fait remarquer que sur la carte de MATTH. SEUTTER (1743) (*Recens elaborata Mappa Geographica regni Brasiliae etc.*, per Matth. SEUTTERUM, Augustae Vindel) des *Tupin Imbas* sont indiqués dans une région qui correspond à celle de Santa Rita sur le Paranyha dans l'état de Minas Geraes. La distance de ce point au haut Araguaya n'est que de 330 à 400 km.

5. (3), p. 28-29 et 78-85.

6. T. II, p. 48.

semblent être les descendants des Tupi-Guarani transfuges venus du Sud.

L'histoire des Tapirapé ne peut être reconstituée avec quelque certitude qu'après leur arrivée sur l'Araguaya. KISSENBERTH¹ croit que lorsqu'ils atteignirent le bassin de ce fleuve, ils se divisèrent en deux groupes. L'un resta sur son cours supérieur tandis que le second, volontairement ou forcé par les circonstances, ne s'arrêta qu'au Nord de l'Ilha do Bananal. Il est tout à fait probable qu'ils descendirent l'Araguaya jusqu'au Rio Itacuyunas dont deux affluents portent des noms guarani. Au sud de cette rivière, KISSENBERTH a trouvé sur le Morro dos Cayapos des fragments de poterie qui ont une apparence guarani très nette.

Dès la fin du XVIII^e siècle, il n'est plus fait mention des Tapirapé du Haut-Araguaya. A un moment donné, ils ont dû partir vers le nord pour se joindre à leurs frères de race. C'est vraisemblablement au cours du XVIII^e siècle que les Tapirapé se sont établis dans la région inconnue qu'ils habitent encore aujourd'hui entre le Rio Tapirapé et le Rio Najá. Ils ont été refoulés là par les Kayapó auxquels ils se sont heurtés dans les différentes tentatives qu'ils ont faites pour s'avancer vers le nord. Ils ont été en guerre avec eux jusqu'en 1850. Aujourd'hui les Karajá sont les seuls ennemis dont les Tapirapé aient à souffrir les attaques.

Migrations des Tupinamba vers le bassin du Tocantins (1658).

Les Tapirapé ne sont pas les seuls Tupi-Guarani que leur fuite devant l'envahisseur ait conduits dans le bassin du Tocantins. BETENDORF² raconte dans sa chronique qu'en 1658 le Père Francisco Velloso fut chargé d'aller chercher des Tupinamba qui, établis autrefois dans le voisinage des Portugais, avaient émigré sur le Tocantins. Eux-mêmes avaient manifesté le désir d'être évangélisés. Le Père Velloso n'eut pas de peine à les persuader de l'accompagner. Tous se décidèrent à le suivre au nombre de 1.200. Avant leur départ, ces Indiens se livrèrent à une série de préparatifs qu'il est d'intérêt de résumer ici pour les détails qu'ils nous fournissent sur la manière dont s'organisaient de telles migrations. Pendant deux mois les hommes s'occupèrent à failler des canots et les femmes à semer et à préparer de la farine et des provisions de toutes sortes. Pour tout bagage, ils emportaient leurs hamacs, des calebasses, des vases, leurs arcs, leurs flèches et quelques chiens de chasse.

1. P. 38-41.

2. P. 109-115.

La descente du fleuve se fit sans difficulté. Lorsqu'on arrivait à la hauteur d'une « cachoeira », les femmes et les enfants débarquaient et la tournaient à pied. Les hommes seuls affrontaient les dangers des rapides. A Para les néophytes furent cantonnés dans la Ilha do Sol qui, d'après eux, prit le nom d'Ilha dos Tupinambás.

Le P. Velloso était loin d'avoir ramené avec lui tous les Tupinamba transfuges. Dans la région où il était parvenu, il en restait encore tout autant. Le P. Manoel Nunes reçut l'ordre de les aller quérir. Celui-ci toutefois ne se rendit pas directement chez les Tupinamba, il fit un détour pour aller chercher des Indiens « Potys » ou « Potyguaras » qui avaient leur village à un mois du Tocantins. Il fut assez heureux pour induire un millier d'entre eux à se laisser amener à Para. Ces « Potyguaras » appartenaient sans aucun doute à la nation du même nom qui vivait sur la côte de l'Atlantique. Le P. Manoel Nunes et ses compagnons continuèrent leur voyage chez les Tupinamba.

Ils les trouvèrent divisés en deux groupes, établis chacun sur une rive du fleuve dont l'une, par suite de la crue des eaux, était absolument inabordable. Les pères missionnaires prirent avec eux ceux auprès desquels ils purent avoir accès. Ils n'étaient que 400; aux autres ils firent savoir par signes qu'ils eussent à descendre le Tocantins à la saison sèche. Le P. Manoel Nunes prit le point de l'endroit où il était parvenu, c'était le 6^e de lat. sud.

Les Tupinamba avec les Potyguara furent installés dans les villages voisins de Para. Il n'est fait aucune allusion dans la suite aux Tupinamba qui ne purent partir en même temps que leurs frères. Il est probable qu'ils ont changé d'avis et n'ont pas descendu le Tocantins, sans quoi leur arrivée à Para aurait été mentionnée. Ils ont disparu dans l'intérieur sans laisser aucune trace. Quoiqu'on soit au premier abord tenté de se demander s'ils ne sont pas les ancêtres des Tapirapé, je crois cependant qu'il n'en est rien. La marche des Tapirapé semble avoir été sud-nord et à cette identification s'oppose la remarque de NORDENSKIÖLD que j'ai déjà citée.

Ces Tupinamba venaient peut-être du Maranhão où ils avaient été durement traités à la suite de leur rébellion de 1617. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils aient cherché à se dérober aux persécutions par la fuite.

Migration des Canoeiros (1725).

C'est également à une migration postcolombienne et de date relativement récente qu'est dû l'établissement des Indiens Canoeiros dans la

région qu'ils occupent entre le Tocantins et l'Araguaya du 12° au 15° de lat. sud environ.

Dans un article récent, RIVET¹ a démontré non seulement qu'ils appartenaient à la famille tupi-guarani mais encore qu'ils devaient être rattachés à la branche méridionale de celle-ci. Outre l'étroite affinité que certains mots de leur langue offrent avec les formes propres aux Guarani et au Chiriguano, une tradition rapportée par quelques auteurs fait descendre les Canoeiros de Kariyó venus de São Paulo. Ils auraient été amenés dans l'État de Goyaz par son découvreur Bartholomeu Bueno, pour le service des mines ou comme troupe auxillaire. En 1724 ou 1725, ils seraient parvenus à s'échapper et à s'établir entre les rios Maranhão et Santa Thereza et Amaro Leite, refoulant de cette contrée les Savante et les Serente. Ce n'est que postérieurement, entre 1844 et 1863, qu'ils se sont étendus jusqu'à l'Araguaya.

Migration des Parintintin (Début du XIX^e siècle).

La migration des Parintintin vers le bassin du haut Madeira a été mise pour la première fois en lumière par NIMUENDAJÚ². Selon ce savant, les Parintintin du Madeira et les Tupi (Kawahib) du Haut-Machado sont « les débris de l'ancienne tribu des Cabahyba qui est mentionnée dès la fin du XVIII^e siècle sur le haut Tapajoz, mais qui plus tard disparut sans laisser de traces ». Au début du XIX^e siècle, les Cabahyba, attaqués et décimés par les Mundurucú³, abandonnèrent la région qu'ils occupaient à l'ouest et probablement à l'est du Tapajoz.

Les membres de cette tribu se dispersèrent suivant leur situation respective dans des directions différentes, les uns se dirigeant vers le bassin du Madeira où ils devinrent les Kawahiwa-Parintintin et les Kawahiwa-Tupi, cités plus haut. Les autres se réfugièrent probablement entre le São Manoel et le Alto Tapajoz; les Parintintin qui habitent cette contrée et les Taïpo-chichi du haut São Manoel sont peut-être leurs descendants.

1. RIVET (3). On trouvera dans cet article la bibliographie complète des Canoeiros.

2. NIMUENDAJÚ (3), p. 204-211 et (4), p. 143-144.

3. Je ne ferai que mentionner pour mémoire une expédition guerrière des Mundurucú. En 1780, au nombre de 2000, ils quittèrent le Tapajoz, traversèrent le Xingú et le Tocantins et poussèrent une pointe jusqu'aux frontières de l'état de Maranhão. Mis en déroute par les Apinagés et par les colons, ils durent rebrousser chemin après avoir éprouvé de grandes pertes. Cf. MARTIUS, p. 394.

Migrations des Oyampi et des Émerillon (1737-1850).

C'est à cette migration relativement récente qu'est due la présence dans la Guyane française d'éléments tupi-guarani aussi importants que les Oyampi et les Émerillon. Ces deux tribus y pénétrèrent en effet vers le milieu du XVIII^e siècle. L'authenticité de cet événement est prouvée par quelques documents et par des traditions précises rapportées par COUDREAU. Même en l'absence de tout témoignage écrit, la simple comparaison de la carte ethnique du bassin de l'Oyapock et de l'Approuague au XVIII^e et au XIX^e siècle démontre suffisamment les transformations subies par la population indigène de cette contrée.

La position des tribus qui occupaient au début du XVIII^e siècle le sud de la Guyane, peut être facilement reconstituée à l'aide des mémoires ou des rapports où sont relatés les voyages effectués par des officiers français chargés de reconnaître l'intérieur de la colonie¹. Les lettres du P. FAUQUE² et du P. LOMBARD³ sont à cet égard également précieuses. Les pièces concernant ces tentatives d'exploration ont été publiées et étudiées par FROIDEVAUX. J'ai relevé le nom des peuplades rencontrées par ces pionniers le long des rivières sur les bords desquelles devaient s'élever plus tard les villages des Oyampi et des Émerillon⁴.

Sur l'Approuague vivaient les Noragues et peut-être quelques Acoquas (Acocouas) ou Atoquas. Ces derniers sont également signalés sur l'Inipi mais ils devaient être particulièrement nombreux sur le Camopi car leur nom apparaît dans toutes les relations où il est question de cette rivière.

Les tribus mentionnées entre l'Oyapock et l'Approuague sont : les Coussaris, quelques Galibis sur le Courouaye, les Toquoyennes sur le haut Ouanari et enfin les Carannes sur l'Oyapock et le Camopi. La popu-

1. Ces voyages sont ceux de : CONSTANT et GRAS (1720). Cf. FROIDEVAUX, p. 9-11, pièces justificatives, p. 51-57; de CANADA (1722). *Id.*, p. 12-15, *id.*, p. 58-61; du sergent LA HAYE (1828). *Id.*, p. 20-22, *id.*, p. 50-51; de CAPPERON (1730). *Id.*, p. 26-28, *id.*, p. 61-66; de M. DE MONTY (1731), *Id.*, p. 30-31, *id.*, p. 60-73; du sergent LA HAYE (1732). *Id.*, p. 32-34; de CHABRILLON (1742). *Id.*, p. 39-41, *id.*, p. 75-84.

2. Lettres du P. FAUQUE. Cf. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. VII, p. 283-292, 311-337.

3. Lettres du P. LOMBARD. *Id.*, p. 293-311, 324-337, et dans *Mission de Cayenne* la lettre du P. LOMBARD sur la mission de Kourou.

4. On trouvera les renseignements sur la position de ces tribus que j'ai résumé ici, dans les récits de voyage publiés par FROIDEVAUX. Dans la note 1 j'ai indiqué les numéros des pages où j'ai puisé ces indications.

lation indigène était dense sur le Camopi. Outre les Atoquas dont j'ai parlé plus haut, on y trouvait les Aracârais (Aracaret), les Appirois, les Pirious ou Piri et les Macaba peut-être identiques aux précédents. Les Ouins (Ouays?) et les Tapiris occupaient les rives du Yaroupi entre le Camopi et l'Oyapock. Les Armacotous (Armacoutous, Armagatous, Armacotons) qui furent les premières victimes de l'agression des Oyampi, habitaient entre le Haut-Camopi et le Couyari, près des sources de quelques petites rivières qui se jettent dans le Camopi. Les Amikouanes avaient leurs villages sur la rive droite du Couyari et les Pourouis sur la rive gauche. Les Couroucoanes et les Itouanes (Itouanes) étaient situés dans la région du Haut-Cachipour. Les Maricoupis sont indiqués comme étant les riverains de la Motoura. Les Caïcouchianes dont COUDREAU¹ fait peut-être à tort des Guaranis, vivaient au confluent de l'Araoua et de l'Ouaqui.

Le P. FAUQUE et le P. LOMBARD² énumèrent dans le bassin de l'Oyapock outre les peuplades citées plus haut les Palanques, les Aranajous, les Coustumis, les Taroupis, les Mercieux et les Maranes.

Comme le fait remarquer RIVET³, l'habitat de ces différentes nations coïncide en gros avec celui des Émerillon et des Oyampi. En 1842 en effet, les Oyampi, à l'apogée de leur puissance, étaient les maîtres du massif oriental des Tumuc-Humac et de tous le cours de l'Oyapock de ses sources jusqu'à l'embouchure du Camopi. Ils étaient concentrés le long des grands affluents de cette rivière tels que le Jaoué, le Yaroupi, le Crouatou et l'Eurepoucigne qui pendant longtemps fut comme leur quartier général⁴.

Les Émerillon étaient répartis au nord de l'Oyapock. Ils avaient des établissements sur le bas Camopi, en aval de l'Iripi, sur le haut Ouaqui, le haut Coureni et le Araoua. Autrefois ils s'étendaient vers l'ouest jusqu'à l'Ouanani, affluent du Marouni et au sud jusqu'aux sources du Camopi.⁵

Nous savons que presque toutes ces peuplades dont je viens d'esquisser la situation géographique parlaient la même langue. La plupart devaient appartenir au groupe linguistique caribe, pour autant que l'on

1. COUDREAU, p. 323, 369, 525, 527, 528, 529. Le P. FAUQUE (*Lettres édifiantes et curieuses*, t. VII, p. 377-378) assure que leur langue approche assez du « langage Galibi, et est la même que celle des Armagatous ».

2. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. VII, p. 289-292; 297-299; 312-324; 331-333; 342-344; 376-387.

3. (4), p. 200.

4. CREVAUX, p. 43, 49, 58, 66, etc.; COUDREAU, p. 295, 300, 310, 327, 410, 441, etc.

5. CREVAUX, p. 50; COUDREAU, p. 156, 592-596.

peut tirer cette conclusion des indications assez vagues données par *Les lettres édifiantes et curieuses*¹. Il n'est pas exclu que quelques-unes d'entre elles fissent partie de la famille tupi-guarani mais elles ont dû être isolées et de faible importance sans quoi les Jésuites qui connaissaient sans doute la « lingua geral », auraient été frappés par la présence près de leur mission d'Indiens parlant un de ses dialectes.

Qu'elles aient été parentes ou non, ces tribus ne semblent pas avoir eu conscience des liens qui les attachaient les unes aux autres puisque ceux-ci ne paraissent pas les avoir empêchées de se faire la guerre. Cet état de morcellement distingue cette première couche de population de la suivante, car les Oyampi ou les Émerillon n'ont jamais cessé de former une seule nation parfaitement unie et homogène.

Le renouvellement des éléments ethniques du sud de la Guyane est donc un fait acquis. Il nous faut essayer à présent de déterminer la date exacte de cet événement et de rechercher quelles en ont été les péripéties et la durée. Dans un mémoire publié par FROIDEVAUX², il est fait allusion aux attaques dont les Armacotous du haut Camopi et du haut Couyari ont été l'objet en 1736-37 de la part des « Indiens des Portugais » qui les ont en partie dispersés. La même année, ce furent les Taripis du Yaroupi qui eurent à souffrir de ces agressions. En 1742-43, ces mêmes « Indiens des Portugais » s'en prirent aux Coussanis de la Motoura et deux ans après aux Couroucouanes et aux Itouanes du haut Cachipour.

Ces bandes qui semaient la terreur dans le bassin de l'Oyapock se composaient donc d'Indiens armés par les Portugais pour le compte desquels ils allaient capturer des esclaves. Ces razzias furent menées sur une si grande échelle qu'elles provoquèrent un grand mouvement de population qui alla chercher refuge dans la Guyane française. Le P. LOMBARD³ et le P. FAUQUE parlent dans leurs lettres de l'arrivée de ces nouvelles ouailles.

1. Cf. p. 49, note 2.

2. P. 47. « Mémoire des irruptions des Portugais du Para sur les terres de la Guiane dépendantes de la France et l'extrait de ce qu'on a pu tirer de la relation ou journal verbal des voyageurs qui ont été dans le haut des terres et des Rivières ».

3. Le P. LOMBARD (*Lettres édifiantes, etc.*, t. VII, p. 334) raconte « qu'un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asyle sur nos terres. » Il cite parmi ces Indiens les Arouas et les Mariones. *Id.*, p. 337.

Cf. aussi la lettre du P. LOMBARD sur la mission de Kourou p. 337, et le P. FAUQUE, *Lettres édifiantes, etc.*, t. VII, p. 382. « Il y a apparence qu'ils (les Coussanis) n'étoient là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal capitaine et le gros de la nation s'étoient enfoncés dans les

Or c'est précisément vers cette date que les Oyampi sont signalés pour la première fois dans le voisinage de la Guyane française. Une carte de la Guyane dressée par les Jésuites en 1741¹ les place sous le nom d'Ourampis sur le haut Mapari, affluent de l'Aouairie, c'est-à-dire pas très loin des Armacotous et en 1743, BARRÈRE² les cite au nombre des tribus de la Guyane sans nous donner la moindre indication à leur sujet. 23 ans après, en 1766, l'explorateur PATRIS put se rendre compte à ses dépens des premières conséquences de l'établissement à proximité de la colonie française d'une nouvelle population vaillante et belliqueuse. Arrivé chez les Roucouyenne, PATRIS avait l'intention de descendre le Mapahoni qui se jette dans le Yari et par cette rivière atteindre l'Amazone. Pour suivre cet itinéraire, force lui était donc de traverser le territoire des Oyampi qui vivaient alors sur le haut Yari. Son équipage se composait d'Indiens Armacotous qui avaient été refoulés autrefois sur le Camopi par les Oyampi. A l'ouïe de son projet, ils prirent la fuite. Les Roucouyenne qui étaient en guerre avec les nouveaux venus, refusèrent également de lui servir de guides. A propos de ce contre-temps, CLAUDE TONY³, à qui nous devons le récit du voyage de PATRIS, nous donne sur les Oyampis les renseignements suivants : « C'est sur le Yari que sont établis les Indiens Oyampi ou Ouampi, qui pour une femme qu'ils avaient enlevée, et dont l'histoire ressemble à celle d'Hélène, ont eu une guerre considérable avec trois nations, qui en ont été repoussées et presque anéanties parce que les Ouampi étaient munis d'armes à feu, que leur donnaient les Portugais pour les favoriser et les engager à leur fournir des esclaves. »

Les Armacotons étaient une de ces trois nations ; ils avaient presque tous été pris ou tués à cette guerre et c'est depuis ce temps-là qu'ils s'étaient établis au Camopi.

bois pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent gueres, chaque année, de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la salsepareille et du bois de crabe, qui est une espèce de canelle ; soit pour faire des recrues de sauvages, et les rassembler comme nous faisons, dans des peuplades ; mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont pour les Portugais fait justement soupçonner qu'ils sont traités avec trop de dureté ».

1. Cette carte a été éditée par FROIDEVAUX. Elle porte l'indication suivante : « Carte de la Guyane dressée par les Jésuites en 1741, communiquée par Buache en 1787 ».

La carte de BUACHE de 1766, également publiée par FROIDEVAUX, donne aux Oyampi une situation identique.

2. P. 13-15.

3. P. 232-233.

Ce que CLAUDE TONY nous dit au sujet de la guerre entre les Oyampi et les Armacotous et la qualité de chasseurs d'esclaves coïncide parfaitement avec les brèves informations d'un mémoire publié par FROIDEVAUX. Les « Indiens des Portugais » ne peuvent être que les Oyampi, ce qui nous permet de situer le début de leur invasion en 1736.

Selon les traditions recueillies par COUDREAU¹, les Oyampi venaient du sud de l'Amazone ; ils auraient émigré vers le nord par crainte d'être emmenés en aldées par les Portugais. D'autre part l'on sait pertinemment que deux des chefs qui les dirigèrent lors des guerres qu'ils livrèrent au début du XIX^e siècle étaient originaires de l'Amazone². Rien cependant ne permet de préciser avec certitude le lieu d'où ils sont partis³.

Il n'y a rien d'improbable à ce que ce soient les persécutions des Portugais qui ont contraint les Oyampi à quitter leur patrie pour aller se fixer aux confins de la Guyane française. Mais une fois établis dans ces régions, de persécutés ceux-ci sont devenus persécuteurs et ont aidé les Portugais à se procurer des esclaves. Leurs victoires relativement aisées ont pu les inciter à s'emparer définitivement des contrées qu'ils avaient ravagées dans leurs incursions successives. Selon COUDREAU⁴, ils auraient franchi les frontières de la Guyane française pour pénétrer dans le bassin de l'Oyapock vers 1800. ADAM DE BAUVE⁵, qui les a visités en 1830 et nous a laissé une excellente description de leurs mœurs, assure qu'ils n'étaient alors que depuis 10 ans dans la Guyane française. Il ajoute qu'on les confondait avec les Wagne qu'ils avaient exterminés.

Dans leur marche vers le nord, ils remontèrent le Yari d'où ils chassèrent les Oupourouis ou Apourouis (Apareilles ?) qui vivaient en amont de cette rivière⁶. Les Oyampis ne formaient pas une masse compacte, ils étaient divisés en partis. Aussi, arrivés au pied des Tumuc-Humac, les franchirent-ils chacun par des chemins différents. Les uns suivirent le cours de l'Eurepoucigne, du Yaroupi et de la Moutaquouère, d'autres celui de rivières moindres, telles que l'Icaraeuouare, l'Ingarari, l'Ira-

1. P. 308.

2. COUDREAU, p. 300 et 336.

3. J'incline à croire qu'il convient de les identifier avec l'une ou l'autre des tribus guarani qui vivaient sur la rive gauche de l'Amazone. La présence de Tupi-Guarani dans cette région est mentionnée par ACUÑA, p. 176, par BETENDORF, p. 124-126, 340. MARTIUS (p. 706-710) a tenté de nous donner la liste de leurs tribus d'après les rares indications qu'il a pu recueillir sur elles. Ce même auteur (p. 732) croit que les Oyampi ont été refoulés en Guyane après la conquête des bouches de l'Amazone par les Portugais (1620-1630).

4. P. 279-280.

5. T. 28, p. 277.

6. COUDREAU, p. 358.

pouroutou. Un petit nombre seulement remonta l'Oyapock. Quelques groupes restèrent dans la région des Tumuc-Humac. L'arrière-garde était composée par les Calayoua qui se concentrèrent dans le moyen Yari, puis entre le bas Yari et le bas Parou où ils sont actuellement ¹. Le gros de la nation resta longtemps cantonné sur l'Eurepoucigne où s'éleva leur « grand village », résidence leur « Tahoïre », chef de tous les Oyampi.

En 1828 il se produisit une nouvelle poussée des Oyampis vers le nord. Lors de son premier voyage ADAM DE BAUVE ² les avait rencontrés au Saut Aricoto; deux ans après, ils avaient dépassé le Saut Toumoura. Au Saut Toumoumou, il trouva des Indiens qui avaient émigré de la crique d'Acao. Plus haut sur l'Oyapock, en parcourant la région comprise entre la crique d'Eioupoua et l'Agamiware, il traversa un grand nombre de villages abandonnés récemment; 1200 à 1500 individus avaient dû y vivre autrefois. Ils avaient tous émigré à la suite d'une épidémie ³.

C'est à cette époque que les Oyampi transférèrent leur « capitale » à l'embouchure de la Yaoué qu'ils réédifièrent ensuite près du confluent du Camopi, point le plus septentrional qu'ils atteignirent dans leurs migrations. En même temps que le gros de la nation descendait l'Oyapock, d'autres partis se fixèrent sur les rives du Yaroupi et de son affluent, l'Araritowé et sur celles du Crouatou ⁴.

L'occupation des nouveaux territoires ne se fit pas sans luttes. De 1800 à 1830, les Oyampi eurent à combattre les Ouroupis, les Roucouyenne, les Émerillon et les Amikouane ou Longues-Oreilles et, de 1836 à 1842, les nègres Boni.

Le théâtre de la guerre contre les Émerillon et les Roucouyenne fut principalement le district de Paritou, situé près de l'Araoua, à la frontière des Roucouyenne et des Émerillon. Les Oyampi y pénétrèrent en remontant le Camopi et le Tamouri. Les Oyampi furent presque toujours vainqueurs dans leurs expéditions. Les Boni pourtant leur infligèrent de sérieuses défaites ⁵. Dans la suite, les Oyampi furent détruits en grande partie par une épidémie de variole ⁶.

Depuis 1850, les Oyampi sont amis des Roucouyenne qui à bien des égards, ont exercé sur eux une forte influence ⁷.

1. COUDREAU, p. 310, 336.

2. T. 28, p. 211, 214, 220.

3. *Id.*, p. 266-267.

4. COUDREAU, p. 300, 482-483.

5. *Id.*, p. 270-284, 538-563.

6. *Id.*, 525. De 4 à 5000 qu'ils étaient au début du siècle, ils n'étaient plus que 300 en 1890.

Migration des Émerillon. — Nous sommes loin d'avoir sur la migration des Émerillon des détails aussi copieux que sur celle des Oyampi. Nous ignorons et leur lieu d'origine et les territoires qu'ils eurent à parcourir avant de pénétrer dans la Guyane. Lorsqu'ils nous sont signalés pour la première fois, nous les voyons déjà établis dans les régions qu'ils devaient occuper jusqu'à la fin du siècle dernier. Et pourtant ils étaient certainement des nouveaux venus dans cette contrée car CONSTANT ET GRAS ¹ qui franchirent le Mont Alexis et descendirent l'Approuague en 1720, les ignorent ainsi que CANADA ² qui outre l'Approuague visita l'Inini. Les Indiens que ces explorateurs rencontrèrent semblent avoir été les mêmes que ceux qu'avaient découverts GRILLET et BECHAMEL en 1674. Le P. LOMBARD, le P. FAUQUE et BARRÈRE les passent également sous silence. CLAUDE TONY ³ est le premier à nous donner quelques détails un peu circonstanciés sur les Émerillon. PATRIS rencontra chez les Aramichaux de la rive gauche de l'Ouaqui 15 Émerillon venus avec femmes et enfants de leurs établissements situés plus bas sur la rivière d'Inini. Ils en avaient été chassés par les Tayras qui vivent à l'embouchure de ce fleuve. A la suite de ces revers, les Émerillon abandonnèrent pour toujours ces villages. Un document anonyme ⁴ de la fin du xvii^e siècle situe les Émerillon sur les bords de l'Oyapock et sur le Gabaret. Dans ce rapport, il n'est pas question des Oyampi. Comme nous l'avons vu, les Oyampi se heurtèrent au cours de leurs migrations aux Émerillon qu'ils rencontrèrent sur l'Araoua et sur le haut Camopi. Tout ceci prouve que l'invasion des Émerillon a précédé celle des Oyampi et qu'elle doit être située entre 1750 et 1760.

CONCLUSION.

Au cours de ces différents chapitres, nous avons vu :

- 1) que les premiers maîtres de la côte du Brésil étaient les Tapuya.
- 2) qu'ils ont été chassés, à une date relativement récente, par l'invasion de tribus Tupi-Guarani qui ont dû probablement faire irruption sur le littoral au cours du xv^e siècle.
- 3) que les Tupinamba n'ont conquis le Maranhão que dans la seconde moitié du xvi^e siècle.
- 4) que pendant les quatre siècles qui ont suivi la conquête, il s'est

1. FROIDEVAUX, p. 9-11, pièces justificatives, p. 52-57.

2. *Id.*, p. 12-15, *id.*, 58-61.

3. P. 218.

4. *Mémoire sur les Indiens, etc.*, p. 261, 268.

produit, dans des régions et des directions différentes, un grand nombre de migrations de Tupi-Guaraní qui ont parcouru parfois des distances aussi considérables que celle qui sépare la côte du Brésil du Pérou.

5) que ces migrations ont été motivées, les unes par le désir d'échapper à la servitude que les Portugais cherchaient à imposer aux Indiens, les autres par la croyance obstinée des Tupi-Guaraní en l'existence d'un Paradis terrestre situé soit au delà de la mer à l'est, soit dans l'intérieur, à l'ouest.

5) que ces migrations ont eu souvent pour chefs des Européens (Alejo Garcia, Mattheo, le prêtre magicien de CLAUDE D'ABBEVILLE).

Migrations Pré- et Postcolombiennes des Omagua sur le Haut Napo¹.

Appendice.

J'ai raconté plus haut l'exode des Omagua et des Yurimagua vers le haut Amazone. Cette migration accomplie à une époque tardive et dont le seul but a été d'échapper à l'esclavage et au massacre, n'est qu'un épisode lamentable de la conquête européenne et n'a eu aucune conséquence au point de vue ethnographique. Si la fuite occasionnelle des Omagua devant les Portugais n'est pas une preuve de l'existence d'un courant migratoire guaraní vers l'ouest, il en va autrement des faits que je me propose de relater dans cet appendice.

C'est au D^r RIVET² que revient le mérite d'avoir pressenti l'action de Tupi-guaraní sur les peuplades vivant au pied des Andes. Il s'est aperçu en établissant les affinités du miránya qu'un certain nombre de radicaux de cette langue présentaient des analogies indéniables avec le záparo et que sur les 50 mots communs au miránya et au záparo, 26 ont une racine nettement guaraní. C'est cette constatation qui l'a conduit à comparer le záparo avec le guaraní. Les recherches qu'il entreprit dans ce sens lui donnèrent pour résultat la présence dans le záparo d'un total de 57 radicaux d'origine guaraní. Sans vouloir se prononcer définitivement, RIVET³ s'est contenté de faire remarquer que « l'influence guaraní s'est fait sentir jusqu'au pied de la Cordillère des Andes équato-

1. Les faits concernant cette migration ne me sont apparus qu'après que mon article était rédigé et composé ; je me vois donc obligé de les consigner sous forme d'appendice. Sur la carte cette migration porte le numéro XV.

2. RIVET (Paul), *Les affinités du miránya*. Journal de la Société des Américanistes de Paris. Nouvelle série, t. VIII, 1914.

3. *Op. cit.*, p. 38.

toriennes, c'est-à-dire beaucoup plus haut dans la direction du nord-ouest qu'on ne le supposait jusqu'ici ».

Les preuves historiques des rapports étroits qu'entretenaient les populations du haut Napo avec les Omagua ne manquent pas et tout aussi abondantes sont celles qui nous révèlent l'existence d'une tribu guaraní établie dans le voisinage de la région habitée par les Záparo. Les Omagua et les Cocama, comme on le sait par le témoignage des missionnaires qui entreprirent leur conversion, étaient une race belliqueuse et hardie dont une des principales passions était la piraterie. Chaque année les Cocama descendaient l'Ucayali, puis le Marañon pour aller piller les rives de ce fleuve et se procurer des têtes humaines¹. Les Omagua ne différaient pas en cela de leurs frères de race. En 1649, le P. LAUREANO DE LA CRUZ² qui descendait le Napo, rencontra près du confluent de cette rivière avec les rios Xibaros et Maguas (un peu en dessous de l'embouchure de l'Aguarico) 10 canots chargés de 50 Indiens Omagua du haut Amazone qui de leur propre aveu allaient attaquer les Indiens Icagnates (Rumos et Encabellados) qui vivaient au sud de l'Aguarico sur le cours moyen et supérieur du Napo.

Ces expéditions ont dû être fréquentes et on peut supposer qu'elles n'ont pas toujours revêtu uniquement le caractère de simples incursions de pirates. Les Omagua ont probablement refoulé les riverains du Napo en plus d'un endroit pour s'établir à leur place. Ceci n'est pas d'ailleurs une simple hypothèse ; les missionnaires font souvent allusion aux Indiens Omagua du Napo qu'ils ne distinguent jamais de ceux du haut Amazone.

Les ethnographes modernes considèrent sur la foi d'ACUÑA³ l'embouchure du Rio Napo comme la limite la plus occidentale de ces Indiens. Cependant ce même chroniqueur signale l'existence d'une tribu d'« Omagua » établie sur le Haut Putumayo qui, au dire des Omagua eux-mêmes, seraient les seuls « vrais Omagua », qualité qui leur aurait valu l'appellation d'Omagua Yeté. LAUREANO DE LA CRUZ⁴ raconte de même « qu'à quelques lieues au-dessous de la ville d'Anete, soit 50 lieues

1. FIGUEROA (P. Fernando de), *Relación de las misiones de la compañía de Jesus en el país de los Maynas*, Madrid, 1904, p. 99.

2. LAUREANO DE LA CRUZ, *Nuevo descubrimiento del Rio de Marañon llamado de Amazonas* (1651), Madrid, 1900, p. 79.

3. ACUÑA (voir bibliographie). P. 125: « y otras mas á sus principios le (el Putumayo) habitan, como señores, que son los Omaguas, á quienes los Aguas de las Islas llaman Omaguasyete, que quiere dezir, Omaguas Verdaderos, y son muchas Naciones. »

4. *Op. cit.*, p. 77.

plus bas que le confluent du Coca et du Napo¹, débouche dans le Napo une rivière qui ne semble pas être très considérable sur les bords de laquelle vit une nation d'Indiens Omagua à la tête plate, les habitants d'Archidona en ont réduit quelques-uns en esclavage ». Comme le nom d'Omagua (tête plate) semble avoir été porté par plusieurs tribus de la même région, tels que les Aguanatios par exemple, pratiquant la déformation du crâne, il aurait été un peu téméraire de conclure de l'analogie de cette épithète à la parenté de ces Indiens et des Omagua si d'autres textes ne nous apportaient la preuve que les Omagua de LAUREANO DE LA CRUZ sont une branche détachée de la grande tribu du même nom. Le P. FIGUEROA² dit en effet que la « langue des Cocama est parlée par les Omagua, les Pariana, les Yetes du Rio de Quito (Napo) et par les Xibitaonas de Santiago ».

Dans les *Noticias Autenticas*, on trouve un certain nombre de renseignements sur les Yeté qui constituent des présomptions très fortes en faveur de leur assimilation aux Omagua, nom sous lequel ils sont désignés. Comme ces passages sont les plus importants que nous possédions sur eux, je les reproduis en entier :

« Una jornada corta más abajo de Tiriri sale á mano derecha el río, ó por mejor decir riacho, Tipuetini, en cuyas cabeceras viven hoy unos Omaguas ó Arianas, que son al presente los piratas deste río, en que andan ejecutando á cada paso crueles matanzas, especialmente con los que viven cerca del río Sunu y puerto de Santa Rosa; porque como las cabeceras de Tipuetini por el monte, no distan mucho de dicho puerto, aquellos bárbaros, según, dicen, arrastrando desde Tipuetini sus canoillas por unas quebradas, que son principalmente Aioruno y Humuyacu salen á Napo y de allí suben hasta cerca de Santa Rosa y ríos Sunu y Payamino en busca de gente para matarla y quitarla la herramienta, volviendo á sus tierras á correrlos y vengar las muertes que habian hecho, dicen que es gente agigantada, anda vestida con mantas de algodón, usa de bodega y estolica, pero no pasan hoy de cuarenta ó cincuenta indios de lanza, repartidos en cuatro como parcialidades, cuyos nombres son, Yhuata, Anapia, Macanipa y Yeté; y que para llegar á sus tierras, subiendo por Tipuetini, se tardan las embarcaciones cerca de tres semanas. Refieren también estos indios, ó por mejor decir sus abuelos, estuvieron un tiempo poblados junto á la boca de Sunu, desde donde, rebelándose y

1. *Op. cit.*, p. 187: « La lengua de cocamas se habla en los omaguas y en los parianas y yetes del Río de Quito, y aun en Santiago la hablan los xibitaonas. » Cf. p. 160.

2. MARONI, *Noticias Autenticas del famoso Río Marañon*. Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. XXVI, 1889, p. 253 et t. XXVIII, 1890, p. 190.

matando á un encomendero llamado *Campo*, quien los tenia atareados en lavar oro, se retiraron á donde viven al presente. En los primeros años de su alzamiento no salian como ahora á hacer matanzas, porque unos ancianos de su misma nacion se lo vedaban; y los Oas, que son parte de los mismos vecinos de Santa Rosa, con quienes comerciaban oculta-mente, los proveian de herramienta para sus labranzas. Veinte años por acá (*sic*), habiendo muerto los ancianos sus consejeros, y cesando el comercio, andan con violencia buscando herramienta, y este parece ser el motivo principal de estas matanzas. Esto es lo que dicen los vecinos de Santa Rosa. Lo que parece mas verosimil se dirá hablando en particular de esta nacion. »

P. 190: « Con ocasion del alzamiento de los Icaguates, que mataron al Capitan Juan de Palacios, es muy verosimil que los españoles de Baeza y Quixos llevarian para arriba los Omaguas que vivian cerca de Aguarico y los poblarian en las juntas del río Sunu, según tradicion que conservan hasta el dia de hoy los vecinos de Santa Rosa (de Oas); si no es que lo hayan hecho algunos años antes, para aprovecharse de ellos en la labor de la minas, despues que los PP. Rojas y Coronado dejaron aquella mision. Desde Sunu, habiéndose alzado también ellos y muerto á su encomendero, parte se retiraron á las cabeceras de Tepuetini, de donde salen al presente á sus matanzas, y parte ee dejaron ir río abajo hasta encontrarse con la fuerza de su nacion, que vivia en las islas del Marañon, conforme apunta en su diario el P. Acuña y dan también á entender los Omaguas de San Joaquín, quienes dicen ser sus parientes los de Tepuetini, en especial los que llaman Jetes (Yetés). Hoy dia, por testimonio de los Icaguates de la banda de Aguarico, medio dia arriba de este río, en una laguna que llaman *Cocaya* ó *Taricaya*, consta de que hay aun algunos Omaguas, y es probable de que hay mucho más, para arriba, hácia la quebrada de Eno ó Quebeno, que sale á Napo junto á Cupucuy, hasta donde se extendian antiguamente sus tierras; pues algunos vecinos de Napo y Archidona atestiguan haber encontrado por ahí rastro de infieles ».

La description malheureusement trop courte qui nous est faite de leurs armes et de leur costume correspond trait pour trait à ceux des Omagua.

Dans leur nouvelle patrie, les Omagua Yeté ne perdirent pas le goût de la piraterie qui caractérise leurs frères de race. Ils parcouraient le Napo en se livrant à la chasse à l'homme et on pouvait voir dans leurs maisons des « mascarillas » emplumées (*tsantsa* ?) ainsi que des crânes humains décorés de peintures et conservés comme trophées¹.

1. *Noticias Autenticas*, t. XXVIII, p. 77.

Le second de ces passages où il est question de la présence d'Indiens Omagua sur l'Aguarico et de l'extension de cette tribu jusqu'à la quebrada d'Eno n'est pas le seul endroit où dans les *Noticias Autenticas* il soit fait allusion aux Omagua en tant que riverains du Napo. Dans une lettre du P. Limon¹ reproduite dans le même ouvrage, la province des Omagua est définie de la façon suivante :

« Está esta provincia de los Omaguas entre los rios de Aguarico y Orellana, desde la quebrada de Eno (hoy día llámase Quebeno y sale á Napo cerca de Capucuy) hasta las juntas que hacen los dichos rios, en donde estan pobladas como cien familias. Llámase esta poblacion *San Juan de los Omaguas*. »

« Viste este gente ropa de algodón, los indios camisetas, la indias unas mantillas de la cintura para bajo. »

Parmi les Indiens de l'Aguarico évangélisés par les PP. Ferrer et Arnulfini, figurent en effet les Coronados, les *Omagua*, les Icacuates et les Abixiras².

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Yeté se décidèrent de leur plein gré à venir se placer sous la tutelle des Jésuites dans la mission de San Joaquín de Omagua ; leur zèle d'ailleurs ne fut que de courte durée. Ils ne tardèrent pas à s'enfuir pour regagner leur village du Tipuetini. CHANTRE Y HERRERA³, qui raconte cet épisode, laisse entendre que les Omagua Yeté étaient des Omagua qui s'étaient retirés autrefois dans des régions lointaines. Dans les discours qu'il leur prête, ils désignent toujours les Omagua du titre de parents.

Tous les textes cités plus haut constituent un faisceau de preuves qui met hors de doute l'existence d'une migration omagua sur le haut Amazone, laquelle a dû se produire à l'époque précolombienne mais s'est continuée après la conquête. Nous avons vu dans la citation de FIGUEROA que les Xibitaona parlaient aussi un dialecte guaraní. FIGUEROA⁴ appuie cette assertion sur le fait suivant : parmi les membres d'une expédition envoyée en 1644 chez les Cocama, se trouvait un métis xibitaona, soit de la région du rio Santiago. Il prétendait comprendre parfaitement la langue des Indiens Cocama qui, disait-il, était identique à la sienne. On voit sur quelle base fragile le P. FIGUEROA établit cette parenté qui à ma connaissance n'a été signalée par aucun autre chroniqueur.

L'inexactitude dont s'est rendu coupable ici le P. FIGUEROA ne compro-

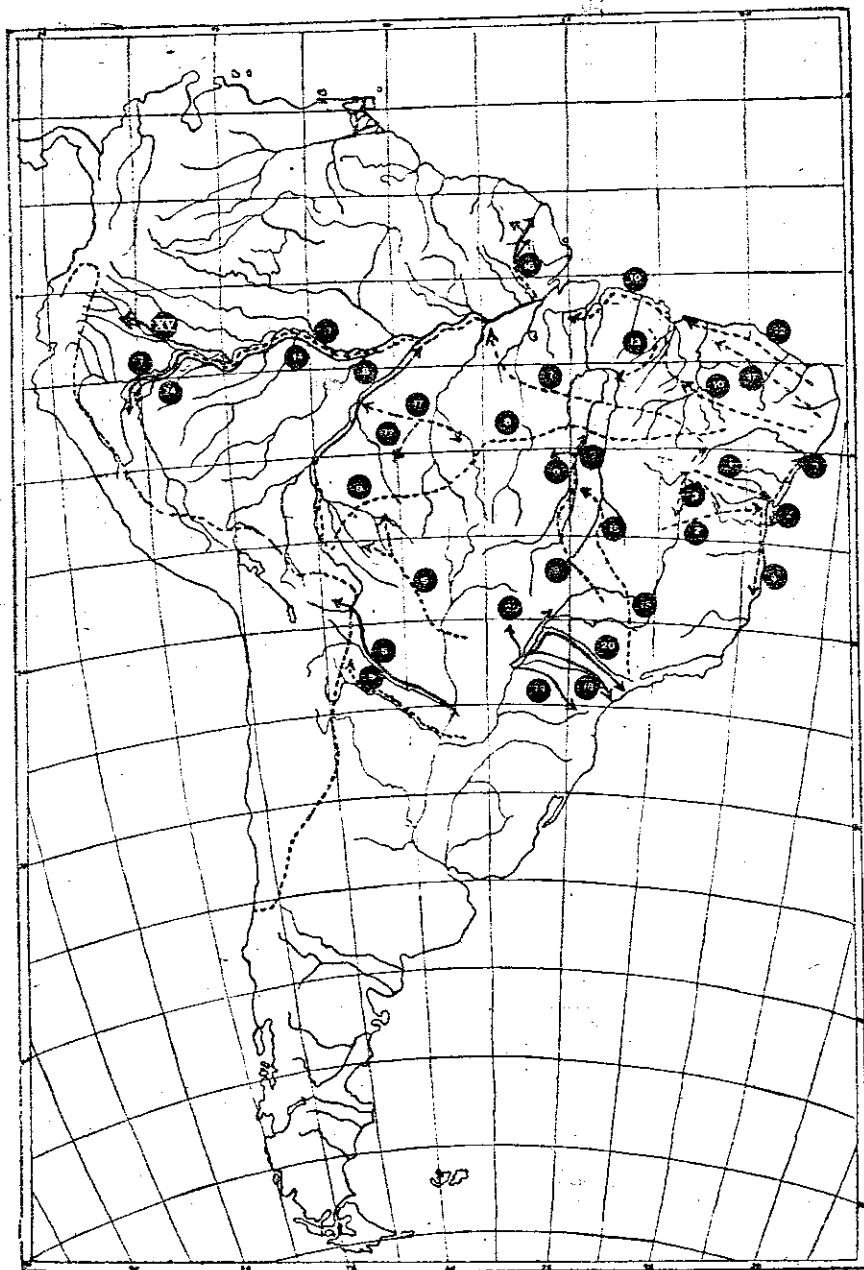
1. Dans *Noticias Autenticas*, t. XXVIII, p. 184-185.

2. *Id.*, t. *Id.*, p. 177.

3. CHANTRE Y HERRERA (P. José), *Historia de las misiones de la compañía de Jesús en el Marañon español*, Madrid, 1901, p. 502-503.

4. *Op. cit.*, p. 100.

met en rien les résultats acquis pour les Yeté et qui, tant au point de vue linguistique qu'ethnographique sont d'un grand intérêt, car ils expliquent d'une façon satisfaisante l'origine des éléments guaraní que l'on trouve dans le záparo. Ces Indiens ont dû, comme beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique du Sud, subir très fortement l'influence de la langue guaraní et cela est d'autant plus probable que nous savons que les Omagua étaient établis dans leur voisinage et que beaucoup se sont peut-être réfugiés chez eux.



Carte 1. Migrations historiques des Tupi-Guarani.

Lignes pleines : Itinéraires certains

Lignes pointillées : Itinéraires hypothétiques.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ACUÑA (P. Christoval de). *Nuevo descubrimiento del gran río de las Amazonas*. Colección de libros que tratan de América raros ó curiosos, t. II. Madrid, 1891.
- BARRÈRE (Pierre). *Nouvelle relation de la France équinoxiale*. Paris, 1743.
- BAUVE (Adam de) et FERRÉ (P.). *Voyage dans l'intérieur de la Guyane*. Bulletin de la Société de Géographie de Paris de 1833-1834.
- BETENDORF (P. João Felippe). *Chronica da Missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão*. Revista Trimensal, vol. 72, parte I. Rio de Janeiro, 1910.
- CARDIM (Fernão). *Tratados da terra e gente do Brasil*. Rio de Janeiro, 1925.
- CHANTRE Y HERRERA (P. José). *Historia de las misiones de la compañía de Jesus en el Marañon español (1637-1767)*. Madrid, 1901.
- CLAUDE D'ABBEVILLE. *Histoire de la mission des Peres capucins en l'Isle de Maragnan*. Paris, 1614.
- COUDREAU (Henri). *Chez nos Indiens*. Paris, 1893.
- CREVAUX (Jules). *De Cayenne aux Andes. Exploration de l'Oyapock et du Parou. Le Tour du Monde, XXI^e année*, Paris, 1880.
- DOMINGUEZ (Manuel). *El Chaco*. Revista del Instituto Paraguayo, año VI. Asunción 1904.
- (2). *El alma de la raza*. Vol. I. Asunción, 1918.
- Enformação do Brasil e de suas Capitánias (1584)*, par un Jésuite anonyme. Revista trimensal, t. VI. Rio de Janeiro, 1844.
- FAUQUE (P.). Cf. *Lettres édifiantes et curieuses*.
- FONSECA (João Severiano da). *Viagem ao redor do Brasil*. Rio de Janeiro, 1880-1881.
- FROIDEVAUX (Henri). *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIII^e siècle (1720-1742)*. Bulletin de géographie historique et descriptive. Paris, t. IX, 1894.
- GANDAVO (Pero Magalhães de). *Tratado da terra do Brasil. Historia da Provincia Santa Cruz (Clasicos brasileiros)*. Rio de Janeiro, 1924.
- GRILLET (Jean) et BECHAMEL (François). *Journal du voyage qu'ont fait les Peres de la Compagnie de Jésus dans la Goyane, l'an 1674*, in : ACUÑA (P. Christophe d'). *Relation de la rivière des Amazones*, traduite par feu M. DE GOMBERVILLE. Paris, 1682, 4 tomes en 2 vol., t. IV, p. 1-178.
- Geographia do Brasil*, t. X, Rio de Janeiro, 1922.
- GUZMAN (Rui Diaz de). *Historia Argentina del descubrimiento, población y conquistas de las provincias del Rio de la Plata, 1612*. Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, ilustrados con notas y disertaciones por Pedro de ÁNGELIS. Réimprimé à Buenos Aires, 1900, T. I. Entrega 1.
- HAMY (Dr E.-T.). *Les Indiens de Rasilly. Étude iconographique et ethnographique* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. V, 1908.
- HUTTEN (Philipp von). *Zeitung aus India*. Historisch-litterarisches Magazin. Erster Theil. Bayreuth und Leipzig, 1785.
- Jornada de Omagua y Dorado*. Nueva biblioteca de autores españoles. Vol. 13, Madrid, 1909.
- KISSENBERG (Wilhelm). *Beitrag zur Kenntnis der Tapirapé-Indianer*. Baessler-Archiv. Leipzig-Berlin, 1916.
- KNIVET (Antonie). *The admirable adventures and strange fortunes of Master Antonie*

- Knivet, which went with Master Thomas Candish in his second voyage to the South Sea 1591.* Purchas is Pilgrimes. Vol. XVI, Glasgow, 1906.
- KRAUSE (Fritz). *In den Wildnissen Brasiliens.* Leipzig, 1911.
- LAFONE-QUEVEDO (Samuel A.). *Juan Diaz de Solis.* Revista del Instituto paraguayó, año V, número 42. Asunción, 1903.
- LÉRY (Jean de). *Histoire d'un voyage fait en la Terre de Brésil.* Paris, 1680.
- Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères.* Nouvelle édition. Paris, t. VII, 1781.
- LOMBARD (P.). Cf. *Lettres édifiantes et curieuses et Mission de Cayenne.*
- LOVÉN (Sven). *Ueber die Wurzeln der Tainischen Kultur.* Vol. 1. Göteborg, 1924.
- MARTIUS (Carl Friedrich). *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens.* Vol. I. Ethnographie. Leipzig, 1867.
- Mémoire sur les Indiens ou naturels de la Guiane française.* Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, t. 95 de la collection, IV^e série, 3^e année, t. III. Paris, 1842.
- MILLIET DE SAINT ADOLPHE (J. C. R.). *Diccionario geographico, historico e descriptivo do Imperio do Brasil,* 2 vol. Paris, 1842.
- Mission de Cayenne.* Paris, 1857.
- NINUENDAJÚ (Curt). *Die Sagen von der Erschaffung und Vernichtung der Welt als Grundlagen der Religion der Apapucúva-Guarani.* Zeitschrift für Ethnologie, 1914.
- (2) *Sagen der Tembé-Indianer.* Zeitschrift für Ethnologie, 1915.
- (3) *Os Indios Parintintin do Rio Madeira.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. XVI, Paris, 1924.
- (4) *As tribus do Alto Madeira.* Journal de la Société des Américanistes de Paris. Nouvelle série, t. XVII, 1925.
- NOBREGA (Manoel da). *Informação das terras do Brazil mandado pelo Padre Nobrega.* Revista Trimensal, vol. 6, Rio de Janeiro, 1844.
- NORDENSKIÖLD (Erland). *The Guarani invasion of the Inca Empire in the sixteenth century: An historical indian migration.* The Geographical Review, New York, 1917.
- (2) *Sydamerika. Kampen om guld och silver.* Uppsala, 1919.
- (3) *Comparative Ethnographical Studies,* 5. Göteborg, 1922.
- (4) *Comparative Ethnographical Studies,* 3. Göteborg, 1924.
- NUMELIN (Ragnar). *Orsakerna till folkvandringarna på lägre kulturstadier.* Akademisk avhandling. Helsingfors, 1918.)
- ORTIGUERA (Toribio de). *Jornada del Rio Marañon.* Nueva biblioteca de autores españoles, vol. 15. Madrid, 1909.
- PISO (G.) et MARCGRAV (G.). *Historia naturalis Brasiliae.* Lugdun. Batavorum et Amstelodami, 1648.
- Relaciones geográficas de Indias.* Vol. 1-4. Madrid, 1881-1897. Éditées par M. JIMENEZ DE LA ESPADA.
- RIVET (Paul). *Les langues guaranies du haut Amazone.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. VIII, 1914.
- (2) *Les Langues américaines dans « Les langues du monde ».* Paris, 1924, p. 597-712.
- (3) *Les Indiens Canoeiros.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. XVI, 1924.
- (4) *L'orfèvrerie précolombienne des Antilles, des Guyanes et du Venezuela, dans ses rapports avec l'orfèvrerie et la métallurgie des autres régions américaines.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. XV, 1923.

Numéros de la carte	Tribus	Point de départ.	Poi d'arré
1	Tupina.	?	Côte de Bahia.
2	Tupinamba.	Id.	Côte de l'Atlant. du S. Francisco et
3	Amoipira.	Hinterland de Bahia.	Rive gauche du S. 9° et 12° lat. s. eu
4	Tupiniquin.	Pernambuco ?	Côte de l'Atlant. ent env.
5	Chiriguano.	Paraguay.	Sud de la Bolivie R. Grande.
6	Guarayú (Itatines, Pauserina).	Id.	Entre R. Itonama et
7	? (Tupi-Guarani de la côte).	Côte du Brésil.	Pérou (Moyobamba)
8	Tupinambara.	Région de Pernambuco.	« Sources du Made et plus tard confin de l'Amazone.
9	Tapirapé.	Inconnu.	Araguaya (R. Tapira)
10	Tupinamba.	Région de Pernambuco.	Côte de l'Atlant. du R. Para (Maranhã)
11	? (Indiens de la région de Pernambuco).	Id.	Serra da Ibiapaba.
12	Potiguara.	Id.	Maranhão.
13	Tupinamba. — Potiguara.	?	R. Tocantins.
xv	Omagua (Yeté).	Embouchure du Napo.	R. Tipuetini.
14	Zurimagua.	Entre R. Purús et R. Jutahy.	R. Huallaga.
	Omagua.	Entre R. Napo et R. Yuruá.	R. Ucayali (Omagua)
15	Canoeiros.	São Paulo.	Entre R. Tocantins et
16	Oyampi. Émerillon.	Amazone. ?	Bassin de l'Oyapock. Bassin de l'Inini et de
17	Parintintin. Tupi (Kawahib).	Haut Tapájoz. —	R. Madeira. R. Gy-Parana.
	Yvaparé (Aré).	Frontière du Brésil et du Paraguay.	R. Ivahy.
18	Tañiquá	Id.	Côte de l'Atlant.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Numéros de la carte	Tribus	Point de départ.	Point d'arrivée.
1	Tupina.	?	Côte de Bahia.
2	Tupinamba.	Id.	Côte de l'Atlant. entre l'embouchure du S. Francisco et 14° lat. s. env.
3	Amoipira.	Hinterland de Bahia.	Rive gauche du S. Francisco entre 9° et 13° lat. s. env.
4	Tupiniquin.	Pernambuco ?	Côte de l'Atlant. entre 14° et 18° lat. s. env.
5	Chiriguano.	Paraguay.	Sud de la Bolivie entre R. Itiyuro et R. Grande.
6	Guarayú (Itatines, Pauserna).	Id.	Entre R. Itonama et R. Blanco.
7	? (Tupi-Guarani de la côte).	Côte du Brésil.	Pérou (Moyobamba).
8	Tupinambara.	Région de Pernambuco.	« Sources du Madeira » (R. Grande) et plus tard confluent du Madeira et de l'Amazone.
9	Tapirapé.	Inconnu.	Araguaya (R. Tapirapé).
10	Tupinamba.	Région de Pernambuco.	Côte de l'Atlant. du R. Parnahyba R. Para (Maranhão).
11	? (Indiens de la région de Pernambuco).	Id.	Serra da Ibiapaba.
12	Potiguara.	Id.	Maranhão.
13	Tupinamba. — Potiguara.	?	R. Tocantins.
xv	Omagua (Yeté).	Embouchure du Napo.	R. Tipuctini.
14	Zarimagua.	Entre R. Purús et R. Juhay.	R. Huallaga.
	Omagua.	Entre R. Napo et R. Yuruá.	R. Ucayali (Omaguas).
15	Canoeiros.	São Paulo.	Entre R. Tocantins et R. Araguaya.
16	Oyampi.	Amazone.	Bassin de l'Oyapock.
	Émerillon.	?	Bassin de l'Inini et de l'Approuague.
17	Parintintin.	Haut Tapájoz.	R. Madeira.
	Tupí (Kawahib).	—	R. Gy-Parana.
	Yvaparé (Aré).	Frontière du Brésil et du Paraguay.	R. Ivahy.
18	Tañiguá.	id.	Côte de l'Atlant. près de Santos.
19	Oguauíva.	id.	Curityba (État Parana).
20	Apapocúva.	id.	Côte de l'Atlant. et R. Ivinhema (ouest).

DES MIGRATIONS DES TUPI-GUARANI

Date.	Auteurs.	Observations.
xv ^e siècle (?)	SOARES DE SOUZA.	« Que desceu do sertão » (p. 303). Refoulés de nouveau vers le « sertão » par les Tupinamba.
xv ^e siècle (?)	Id.	« Vieram d'além do Rio de San Francisco » (p. 306).
xv ^e siècle (?)	Id.	Branche détachée de la nation des Tupinamba.
xv ^e siècle (?)	CARDIM.	Peut-être branche détachée des Tupinamba (?)
1522 et années suivantes.	DIAZ DE GUZMAN, etc. NORDENSKIÖLD.	La première invasion fut conduite par le Portugais Alejo Garcia. Elle aboutit au pillage d'un district de l'empire des Incas.
1522 et années suivantes.	Id.	Cette invasion se continua probablement pendant tout le cours du xvi ^e siècle.
1530-1549.	<i>Relaciones geográficas de Indias</i>	Migration à la recherche du « Paradis terrestre ». Itinéraire tout à fait hypothétique.
1530 ?-1612 ?	ACUÑA.	L'itinéraire attribué à cette migration sur la carte est tout à fait hypothétique.
xvi ^e siècle.	KISSENBERTH.	
1560 ?-1570 ?	CLAUDE D'ABBEVILLE.	Ces Tupinamba sont peut-être des Caité qui ont cherché à échapper aux Portugais.
1608.	Id.	Migration conduite par un Portugais.
1609.	Id. YVES D'ÉVREUX.	Migration à la recherche du « Paradis terrestre ».
1638.	BETENDORF.	Peut-être Tupinamba du Maranhão. Furent devant les Portugais.
xvii ^e siècle.	MARONI.	Colonie près de Santa Rosa.
du xvii ^e siècle.	CHANTRE Y HERRERA.	Furent devant les Portugais.
Id.	RIVET. Id. Id.	Id.
1725.	RIVET.	Id.
1736-1850. 1750-1766 ?	COUDREAU.	Plus tard chasseurs d'esclaves.
du du xix ^e siècle.	NIMUENDAU.	Débris de la tribu Cabahya détruite par les Mundurucú.
Id.	Id.	Id.
connue.	Id.	Migration semi-légitime non indiquée sur la carte.
1820.	Id.	Migration à la recherche du « Paradis terrestre ».
1830.	Id.	Id.
1870-1872.	Id.	Id.

- ROCHFORD (C. de) et POINCY (L. de). *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique*. Rotterdam, 1658.
- ROTH (Walter). *An Inquiry into the Animism and Folk-Love of the Guiana Indians*. 30 th annual Report of the Bureau of American Ethnology. Washington, 1915.
- SAMPAIO (Dr Theodoro). *Peregrinações de Antonio Knibet no Brasil no seculo XVI*. Revista Trimensal. Tomo especial consagrado ao primeiro Congresso de Historia nacional. Parte II. Rio de Janeiro, 1915.
- SCHMIDEL (Ulrich). *Viaje al Rio de la Plata (1534-1554)* (Notas bibliográficas y biográficas por Bartolomé MITRE. Prólogo, traducción y anotaciones por Samuel A. LAPONE QUEVEDO). Biblioteca de la Junta de historia y numismática americana, t. I. Buenos-Aires, 1903.
- SILVA E SOUZA (Luiz Antonio da). *Memoria sobre o descobrimento, governo, população e cousas mais notaveis da Capitania de Goyaz*. Revista Trimensal, vol. 12. Rio de Janeiro, 1849.
- SIMON (Pedro). *Noticias historiales de las conquistas de tierra firme*. Bogotá, 1882-1892.
- SOARES DE SOUZA (Gabriel). *Tratado descriptivo do Brazil en 1537*. Revista Trimensal, vol. 14. Rio de Janeiro, 1851.
- SOUTHEY (Roberto). *Historia do Brazil* Traduzida pelo Dr Joaquim de OLIVEIRA e CASTRO. Rio de Janeiro, 1862.
- STADEN (Hans). *Warhaftige Historia und beschreibung eyner Landtschafft der wilden nacketen grimmigen Menschfresser Leuthen in der Newenwelt America gelegen*. (Réimpression facsimilaire de la première édition de « Marpurg uff Fastnacht 1557 »). Frankfurt a. M., 1925.
- STEINEN (Karl von den). *Durch Central-Brasilien*. Leipzig, 1886.
- THEVET (André). *Les Singularités de la France antarctique*. Paris, 1878.
- TONY (Claude). *Voyage dans l'intérieur du continent de la Guyane*. Nouvelles annales des voyages, t. 97 de la collection, IV^e série, 4^e année, t. I. Paris, 1843.
- VASCONCELLOS (Simão de). *Chronica da companhia de Jesu do estado do Brasil*. Lisboa, 1865.
- YVES D'EVREUX. *Voyage dans le nord du Brésil, fait durant les années 1613 et 1614*. Leipzig et Paris, 1864.